

La renaissance de Chauny après la Grande Guerre

«Haut les cœurs chaunois!», telle est l'apostrophe que lance, en 1912, la *Défense nationale*¹ aux 11 000 habitants de cette cité laborieuse et paisible. Dans un élan spontané, «pour l'aviation et pour la patrie», les Chaunois souscrivent d'emblée à l'achat de l'aéroplane «canton de Chauny». Sont-ils ainsi rassurés?

«Haut les cœurs!»: sept ans plus tard, le 26 avril 1919, le même appel retentit, mais cette fois solennel, pathétique, c'est celui du maire Eugène Descambres² lors du premier conseil municipal tenu dans un décor de ruines: «Nous sommes, Messieurs, la génération du sacrifice. Nous avons donné nos enfants pour le salut de notre France. Nous devons unir ce qui nous reste de force et d'énergie pour la renaissance et la restauration de notre cité. C'est l'engagement que je vous demande de prendre aujourd'hui avec moi sur cet autel sacré que représente l'amas de décombres de notre ville.»

Ainsi, malgré les épreuves, le maire ranime-t-il la flamme de la vie. Tout comme le directeur Armand Guillot, ce hussard noir de la République, qui écrit en grosses lettres au tableau noir de sa baraque-école: «Gloire à Chauny martyr!», mais ajoute «en évoquant la mémoire des Chaunois tombés au champ d'honneur, en évoquant la voix des ruines, nous avons montré le devoir d'espérance, le devoir d'action, le devoir de la vie»³.

Espérance, action, vie: en un mot: renaître.

C'est cette volonté de recommencer à vivre, encore visible au fronton de quelques maisons chaunoises, qui inspirera notre réflexion.

1. *La Défense nationale*, «Journal républicain démocratique de Chauny et de l'Aisne», fondé en 1871 par Fulgence-Amédée Bugnicourt (1831-1913).

2. Eugène Descambres: maire de Chauny de 1905 à 1925. Pendant la guerre, désigné comme otage, il s'est distingué par son sang-froid, ses talents de négociateur, son dévouement et une haute idée de sa fonction (il recueille chez lui vingt-quatre orphelines chassées de l'hospice). En 1920, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur pour services rendus pendant l'invasion. Son fils unique est mort pour la France en 1916.

3. Registre des délibérations municipales de Chauny, 4 janvier 1919.

I. Renaître dans la douleur

A. Comment oublier la guerre ?

1. ***Tant de morts ! Quand viendra le temps d'ériger un monument aux victimes militaires et civiles, il faudra renoncer au projet d'y inscrire tous les noms : plus de 450 !⁴***

Au cimetière, bientôt doublé d'un cimetière militaire⁵, s'amoncellent les couronnes de perles façonnées par les ouvrières de Chauny. Toute une liturgie du souvenir aboutit à ce lieu sacré vers lequel convergent d'illustres visiteurs : Poincaré, Millerand, la reine de Roumanie... et d'humbles familles éplorées.

Pour le 11 novembre 1924, mille enfants des écoles, ces enfants qui grandissent dans les ruines, apportent un bouquet tricolore sur les tombes françaises et déposent une gerbe au cimetière anglais⁶.

2. ***Tant de ruines ! « J'ai vu Chauny... Le décor n'a plus de forme familière. Il est spectral », déclarait Ernest Noël, le sénateur-maire de Noyon, au journal le Matin, le 27 mars 1917***

Après trente et un mois d'occupation, pillage et destruction systématique ont en effet précédé le repli allemand sur la ligne Hindenburg. Dix équipes de dynamiteurs et incendiaires ont anéanti bâtiments communaux, hôpital, gare, ponts, écluses, usines, maisons... Sauf à l'ouest dans le quartier du Brouage où ont été rassemblés les enfants, les malades et les vieillards trop faibles pour supporter l'évacuation.

Les témoins sont unanimes : « Tout ce pays n'est plus qu'un immense désert sans arbres, ni buissons, ni maisons... plus qu'un énorme tas de ruines », lit-on dans le *Berliner Tageblatt*. Et le *Lokal Auszeiger* d'ajouter : « Des cartouches de dynamite éclatent partout. L'atmosphère est obscurcie de poussière et de fumée. C'est le royaume de la mort. » Un autre observateur déclare : « La perspective du boulevard Gambetta, autrefois barrée par la gare, n'a plus de limite que l'horizon. » En mai 1919, Mme Lemaître, à la vue des restes de sa maison faubourg du Pissot, s'affaisse d'effroi et expire⁷.

Les ruines deviennent spectacle. Curieux et photographes s'y pressent. Elles constitueront le sujet de centaines de cartes postales, de déplacements à

4. Les noms des 345 victimes militaires et 108 victimes civiles sont inscrits sur des plaques de marbre apposées dans le hall de la mairie.

5. Registre des délibérations municipales, 6 août 1921.

6. *Le Nouvelliste*, hebdomadaire imprimé à Chauny à partir du 1^{er} mars 1924, proche des idées de la droite catholique, en vive opposition avec *l'Aisne*, journal bi-hebdomadaire radical-socialiste dont le directeur, Amédée Bugnicourt (1862-1927), fils de Fulgence-Amédée, est à la tête du syndicat de la presse de l'Aisne. Depuis 1886 il est affilié à la loge des frères du Mont-Laonnois (Grand Orient) et il préside la section locale de la Ligue des droits de l'homme.

7. *L'Aisne*, 4 mai 1919.



Fig. 1. Comité d'enquête américain sur la place de Chauny. Coll. part.

caractère patriotique et pédagogique, comme pour ces 500 petits Parisiens reçus en septembre 1920, ou cette délégation du lycée Jules-Ferry en 1921⁸.

B. L'attente de reconnaissance et de secours

1. Un légitime espoir de reconnaissance

Mais, au-delà de ce théâtre de ruines, Chauny est en légitime attente de reconnaissance. D'ailleurs en décembre 1918, Clémenceau a reçu une délégation municipale. Il a parlé d'une visite du président des États-Unis. Tardieu, plus prudent, évoquera un voyage «éventuel qui passerait par Chauny»⁹. Wilson en fait ne viendra pas : à la Picardie meurtrie, il préférera un pèlerinage au pays de ses ancêtres. Les visites officielles manqueront de portée et d'engagement. Accueillie sous les fleurs des lilas surgis des décombres, Mme Poincaré arrive le 17 mai 1919, les bras chargés de chaussures et de vêtements pour les enfants des écoles. Trois mois plus tard, le président du Conseil, Millerand, effectue un passage éclair d'un quart d'heure et promet : «La France ne vous abandonnera pas»¹⁰.

Chauny, il est vrai, obtient la croix de guerre qui, telle une signature patriotique, s'ajoutera à ses armes et figurera sur les monuments publics civils et sur les deux églises catholiques. Mais elle espérait la Légion d'honneur. Du reste, Clémenceau n'a-t-il pas établi une sorte de hiérarchie de l'horreur lors-

8. *Id.*, 25 septembre 1920 et 16 juin 1921.

9. Registre des délibérations municipales, 31 décembre 1918.

10. *Tablettes de l'Aisne*, 18 août 1920.

qu'il a déclaré aux délégués chaunois que leur ville constituait «l'expression la plus saisissante des cités martyres». Dès l'automne 1919, *L'Aisne* mobilise l'opinion. À ce moment-là, Bapaume, Béthune, Cambrai, Douai et bien d'autres ont déjà été décorées. «On ne parle que des villes martyres qui ont des cathédrales ou de vieux monuments. Ce sont celles-là que l'on décore»¹¹, s'insurge le journaliste. Il fait allusion à Soissons, qui obtient la croix en janvier 1920, à Noyon¹² et Château-Thierry qui l'obtiendront en juillet¹³.

Au printemps 1921, le maire et le député Léon Accambray tentent une démarche par l'intermédiaire de Paul Doumer, alors ministre des Finances et ancien député du département, mais Louis Barthou, ministre de la Guerre, oppose un refus au prétexte que l'examen des demandes est achevé depuis janvier 1920¹⁴. Sans être convaincu de l'équité de traitement, les Chaunois auraient pu recevoir cette réponse comme un moyen fondé s'ils n'avaient constaté la décoration de Montdidier en 1924 ou celle d'Albert en 1932... Le sous-secrétaire d'État Meyer, venu inaugurer l'école de filles en 1924, promettra : «Le ministre de la Guerre ne saurait tarder à faire parvenir cette décoration méritée...»¹⁵. En 1930, le préfet Gaussorgues déclarera sur le monument aux morts : «Aucune ville n'a plus souffert que la vôtre...»¹⁶, mais, en dépit de demandes réitérées jusqu'en 1936 et même en 1965, Chauny n'obtiendra jamais la reconnaissance suprême de la nation et en concevra une légitime frustration. L'injustice alimente la rumeur. *L'Aisne* croit savoir que Chauny n'a pas été décorée parce que le chef-lieu Laon ne l'a pas été. Argument peu recevable : Albert l'a bien été sans qu'Amiens le soit. La solution de l'énigme est ailleurs. La blessure demeure.

2. L'attente de secours financiers apporte aussi son lot de désillusions

En 1924, le maire constate : «Le fastueux parrain d'Amérique dont on nous avait fait espérer les largesses, Chauny, simple martyr, ne l'a pas rencontré.» Pense-t-il à Reims choisie par Rockefeller ou plutôt à Fargniers dotée par Carnegie ? Tout juste une délégation américaine a-t-elle laissé, pour mémoire de son passage furtif, le cliché de trois silhouettes traversant à grands pas la place de l'hôtel de ville...

Malgré les efforts conjugués du maire et d'industriels chaunois auprès du comité France-Amérique¹⁷, aucune ville marraine n'a choisi Chauny. Was-

11. *L'Aisne*, 3 janvier 1920.

12. À Noyon, elle sera remise de surcroît, en même temps que la croix de guerre, par Lefèvre, ministre de la Guerre, en présence du maréchal Joffre.

13. «D'autres villes, ses égales par l'importance numérique, ses inférieures par l'importance industrielle, ont obtenu la Légion d'honneur», fulmine *L'Aisne* du 13 février 1920.

14. Registre des délibérations municipales, 4 juin 1921.

15. *Le Nouvelliste*, 16 novembre 1924.

16. *L'Aisne*, 9 juillet 1930.

17. Registre des délibérations municipales, 12 avril 1919.

hington, Philadelphie ont volé au secours de Noyon. Notre ville est la grande oubliée. Tout juste le bureau de bienfaisance reçoit-il, en juin 1921, 10 000 F d'une œuvre américaine et l'harmonie municipale un drapeau et une casquette pour ses musiciens, offerts par les généreuses bienfaitrices de Blérancourt.

L'Europe n'est pas plus généreuse. Son altesse royale le prince des Pays-Bas, qui préside la Croix-Rouge néerlandaise, offrira 8 000 F convertis en vêtements, chaussures et huile de foie de morue pour les pauvres et les enfants¹⁸. Des industriels enverront une baraque norvégienne. La *British League of Help*, dûment alertée par voie diplomatique, n'a su convaincre aucune cité britannique d'apporter son parrainage¹⁹. Mentionnons pour l'anecdote cet Anglais, entrepreneur de transport installé à Chauny qui vient de gagner un million de francs à la loterie de la ville de Paris : il regagnera son île en 1925 en faisant à sa ville d'accueil le royal cadeau de sa baraque²⁰!

Chauny n'a pas su séduire. Aucune grande ville française ne s'intéresse à son sort alors que Lyon adopte Saint-Quentin et Laon, Béziers Noyon et Grasse la bourgade de Vouël. Certes, une école de filles de Poitiers deviendra marraine de celle de Chauny. Mais les relations se borneront à l'envoi de matériel scolaire et de cadeaux de Noël. C'est finalement grâce à l'influence de deux femmes liées à la région chaunoise que des secours substantiels vont arriver du département d'Eure-et-Loir et de Chine.

En 1919, Maurice Viollette, ami de Léon Accambray et dont l'épouse est originaire du canton de Chauny, fait inscrire, au budget du conseil général d'Eure-et-Loir qu'il préside, un demi-centime additionnel qui assurera pendant trente ans un revenu annuel de 18 000 F²¹. En 1920, Mme Letroteur, épouse d'un industriel de Viry, va attirer la compassion d'un ami de son frère, Wilden, consul général de France à Shanghai. Celui-ci fait transmettre à Chauny et Viry une somme de 500 000 F provenant d'une loterie organisée par le comité des œuvres de guerre. Elle sera affectée – opportun symbole de renaissance – à la construction d'une maternité en limite des deux communes²².

Les rues d'Eure-et-Loir et des Œuvres de Chine pérennisent le souvenir de cette solidarité.

18. *Id.*, 10 juillet 1920.

19. *Id.*, 13 décembre 1920, 23 décembre 1920, 3 février 1921.

20. *Le Nouvelliste*, 10 janvier 1925 et 21 février 1925. Registre des délibérations municipales, 19 juin 1926. Cette baraque, estimée 12 000 F, sera vendue au profit de la caisse des écoles.

21. Registre des délibérations municipales, 10 mai 1919 et 19 juillet 1919. M. Viollette, avocat, député républicain socialiste, ancien ministre, membre de la Ligue des droits de l'homme et du Grand Orient, tout comme Léon Accambray, député radical-socialiste, conseiller général de l'Aisne et conseiller municipal de Chauny. M. Viollette sera, en 1925, gouverneur général d'Algérie. Ministre d'État du Front populaire, il rédigera avec Léon Blum un projet de loi donnant la citoyenneté à tous les autochtones d'Algérie, avec possibilité de maintien du statut civil coranique, ce qui sera refusé par le Parlement.

22. Registre des délibérations municipales, 25 octobre 1920.

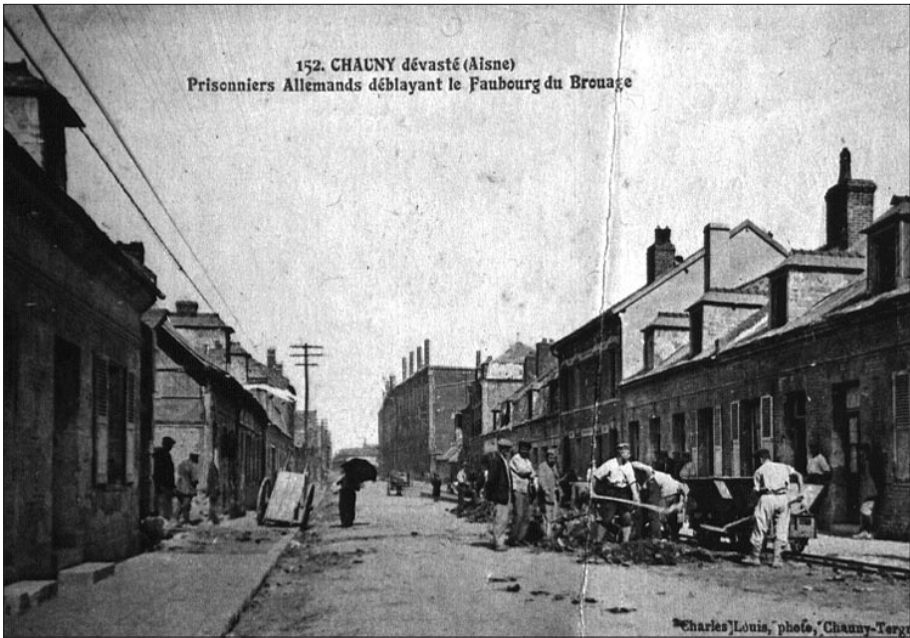


Fig. 2. Faubourg du Brouage. Déblaiement des rues par des prisonniers allemands. Coll. part.

C. Le sursaut

Cent quatre-vingts Chaunois seulement fêtent Noël 1918 dans leur ville libérée depuis septembre. Dès le début de 1919, ils rentrent par vagues successives : ils sont 1 000 en mars, 2 000 en avril, 3 000 en juin qui s'installent au Brouage, dans des abris précaires, où la toile huilée tient lieu de carreaux, le carton bitumé de toiture, et même dans les décombres malgré les dangers d'explosion.

Pour déblayer les ruines, on emploiera sans distinction des poilus, des prisonniers allemands²³ ou turcs. On engage même des Chinois, tout de suite mal vus, qualifiés de « pseudo-travailleurs », considérés comme dangereux au point que la police municipale est armée de revolvers. La compagnie de Saint-Gobain affecte quatre-vingts de ses ouvriers au déblaiement de la Glacerie et de la Soudière. Les voies ferrées, les écluses sont réparées, des ponts provisoires sont jetés sur le canal et sur l'Oise.

La préfecture pourvoit au ravitaillement, fournit des baraquements en bois de type *Adrian*, composés de panneaux modulaires que l'on campe sur les places, dans les rues, et qui vont abriter provisoirement les services publics (mairie, écoles, poste, gare, hôpital, lieux de culte...), les commerces et la population sinistrée. En avril 1919 la ville ne peut offrir que deux salles de classe aux cent trente enfants d'âge scolaire. Aussi l'impatience des parents se

23. *L'Aisne* du 25 janvier 1919 annonce l'arrivée de 400 d'entre eux.

teinte-t-elle d'agressivité xénophobe : « Pendant que les petits Français sont dans les rues²⁴, les Boches sont à l'école ! »²⁵.

Dans ce contexte de pénurie de logements, un habitant du Brouage s'indigne de ce qu'une maison close ait pu s'installer à l'entrée de la ville, alors que les honnêtes gens n'ont pas de quoi se loger²⁶. *L'Aisne* y fait écho sous le titre « Qu'on expulse ça ! ». Le maire fera fermer l'établissement.

Progressivement néanmoins, le ministère des régions libérées prend en charge la construction de cités provisoires édifiées en périphérie de la ville sur des terrains communaux : les cités de l'Hermitage dans le quartier du Bailly, Lorton, Salesse et surtout la cité Mercier au Brouage, où vivent dans des conditions précaires huit cents habitants en juin 1921. Serrées en alignements trop rapprochés, au bord de rues non empierrées que l'hiver transforme en cloaques, les maisons de quatre pièces sont dépourvues de cave, de grenier, d'adduction d'eau et de cabinet²⁷, avant que l'on aménage dans l'urgence des fosses d'aisance communes. « Les gens vont dans la nature »²⁸. Le préfet – les cités relèvent de son administration – sera appelé par la mairie à visiter les lieux. Il préconisera des « isoloirs » surmontant les fosses et deux pompes pour l'eau de lavage... D'ailleurs les problèmes d'hygiène, de salubrité, d'approvisionnement en eau potable ne sont pas l'apanage des seules cités mais de toute la ville sinistrée. Les élus n'ont guère d'autre solution que de prêcher la patience en attendant l'application du plan d'aménagement et le financement par les dommages de guerre.

Par la loi du 17 avril 1919 les propriétaires sinistrés sont devenus, eux aussi, créanciers de l'État qui leur reconnaît, avec l'espoir que l'Allemagne paiera, droit à réparation intégrale de leurs dommages et, en cas de réemploi, sans préjudice de vétusté ou de dépréciation monétaire. Mais, isolés et mal informés, rebutés par les formalités administratives, ces sinistrés risquent de devenir la proie d'aigrefins ou de spéculateurs qui leur font signer des contrats en blanc ou leur rachètent leurs créances à vil prix. Aussi ont-ils intérêt à se regrouper au sein de coopératives de reconstruction.

24. D'après un témoin de l'époque, les enfants jouent aux secouristes parmi les ruines ; ils collectent les tuyaux de plomb dans les caves inondées où ils poursuivent les crapauds.

25. *L'Aisne*, 27 avril 1919.

26. *Id.*, 30 juin 1920 : « Nous allons avoir sous les yeux le spectacle écœurant des allées et venues d'une maison de débauche... exhibant sa honteuse lanterne aux regards étonnés de tous les passants. Est-ce qu'on veut donner l'impression aux voyageurs qu'en entrant à Chauny on entre au lupanar ? ».

27. *Id.*, 14 octobre 1920 : « Quand on s'en est aperçu, on a installé à chaque extrémité de la file des maisons des guérites en bois surélevées d'un mètre avec un vide impressionnant sous celles-ci et un récipient à oreille dont on devine l'emploi. [Ces récipients] devaient être enlevés toutes les semaines, ils ne l'ont pas été depuis 20 jours. La brise qui souffle emporte les papiers et les odeurs, attire les mouches... ».

28. *L'Aisne*, 17 mars 1921.

À Chauny, ces structures ont tardé à se mettre en place²⁹. Alors que, à l'instigation du marquis de Lubersac, sénateur de l'Aisne, le département en compte déjà soixante-treize en septembre 1919, il faudra attendre la fin de l'année 1921 pour y voir s'organiser les premières. Mais par un effort d'émulation, pas moins de huit vont y être créées : *l'Avenir chaunois*, *Quand même*, *Renaître*, *Debout Chauny* en 1921, *la Travailleuse de Chauny*, *la Famille chaunoise* en 1922, *la Fourmi de Chauny* et *le Réveil chaunois* en 1923³⁰. On observera la connotation optimiste de ces noms qui témoignent de l'impatient désir de revivre.

Ces coopératives agréées adhèrent à l'Union laonnoise, elle-même intégrée dans la fédération départementale de l'Aisne. Elles ont mandat de leurs sociétaires pour sélectionner les architectes et les entrepreneurs, obtenir des avances et des acomptes de l'État, veiller à l'ordre d'exécution des dossiers, vérifier le paiement des travaux. Grâce à leur compétence et à leur efficacité, Chauny va devenir un vaste chantier dès la mise en application du plan d'aménagement.

II. La revanche d'une ville brisée

A. Le cadre de la renaissance : un plan d'aménagement ambitieux

Dès 1917, sous l'impulsion de la Renaissance des cités³¹, des Chaunois réunis à Paris envisagent de reconstruire la leur « d'une façon toute nouvelle pour être plus tard, une ville saine, hygiénique et susceptible d'un développement évalué tout au moins au double d'habitants d'avant-guerre soit 20 000 habitants »³².

Cette initiative anticipe sur l'obligation faite par la loi du 14 mars 1919 aux villes d'au moins 10 000 habitants d'avoir, en plus d'un plan général d'alignement et de nivellement, un projet d'aménagement, d'embellissement et d'extension.

Pour la reconstruction de Chauny en 1919, la Renaissance des cités organise un concours, assorti de prix. Il conviendra de respecter le cadre des Promenades, l'avenue Gambetta, l'emplacement de la gare et de prévoir un pont pour relier les deux parties de la ville en remplacement du passage à niveau sur la R.N. 37 vers Soissons.

29. *Les Tablettes de l'Aisne* du 3 avril 1921 publient un rapport de la CGT précisant qu'à Chauny « par suite du manque d'entente entre les habitants, il n'existe pas encore de coopérative de sinistrés. 250 maisons ont été réparées, 2 500 sont à reconstruire. Rien n'est commencé à Chauny en tant qu'habitations sauf 10 maisons de commerçants réparées par leurs moyens personnels... ».

30. Maxime de Sars, *L'œuvre des coopératives du département de l'Aisne*, Paris, Cofea, 1937.

31. Œuvre d'entraide sociale financée par des capitaux américains ; elle comprend des architectes, des ingénieurs, des juristes, des hygiénistes qui dispensent des conseils.

32. Amédée Bugnicourt, conseiller municipal, a participé à ces réunions de réflexion.

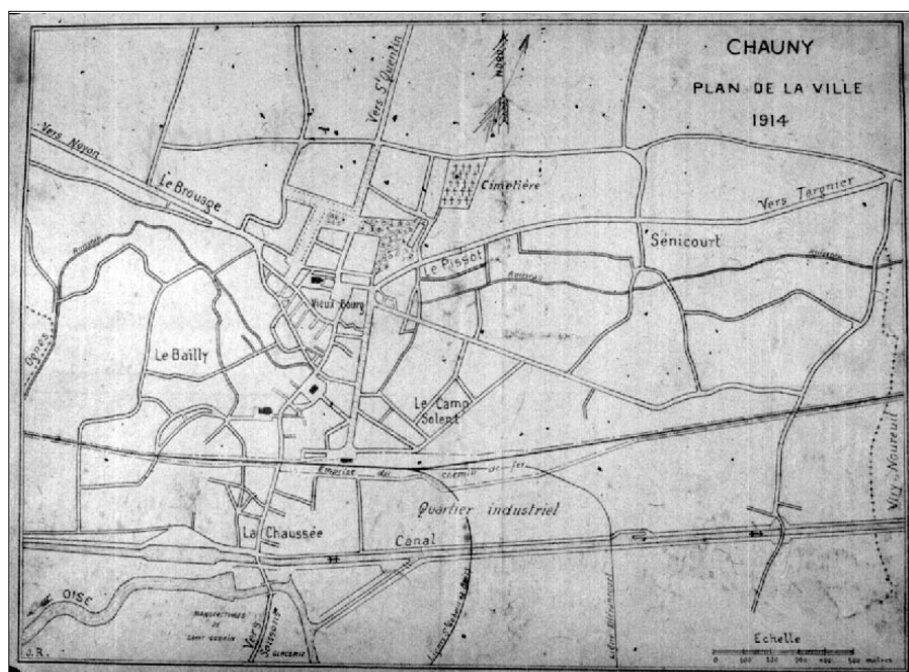


Fig. 3. Plan de la ville de Chauny (1914). Arch. com. Chauny.

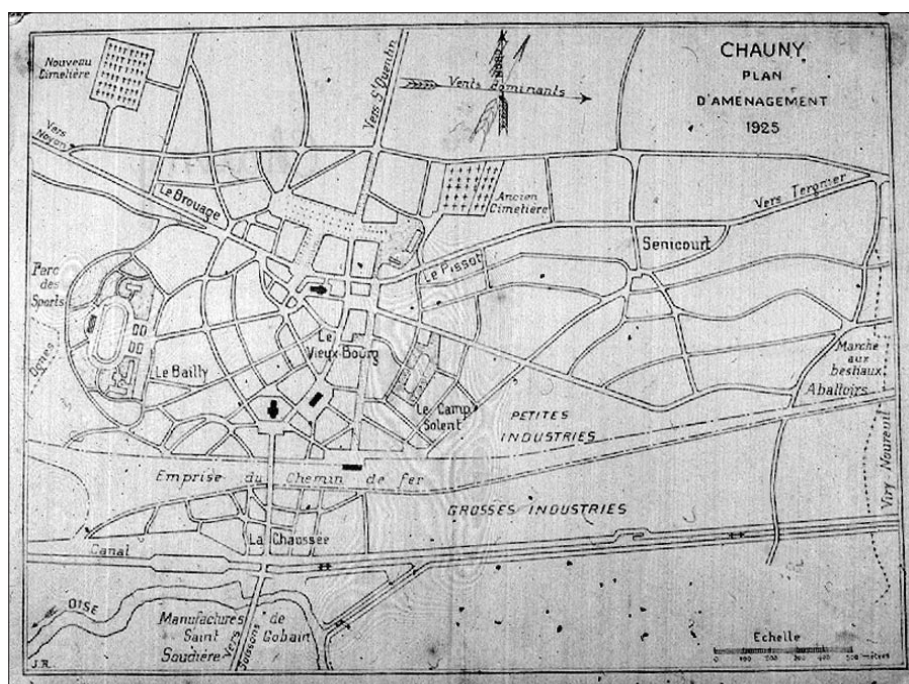


Fig. 4. Plan d'aménagement de la ville de Chauny (1925). Arch. com. Chauny.

Des quinze plans présentés, celui de Louis Rey³³ est retenu. Inauguré le 30 juin 1919, en présence d'Albert Lebrun, ministre des régions libérées, d'Eugène Descambres et de Léon Accambray au Pavillon de Marsan, il recevra la médaille d'or à l'exposition d'architecture de Gand.

Moderniste et ambitieux, le projet vise à réconcilier le passé avec l'avenir. «Louis Rey sait conserver le plus possible l'irrégularité pittoresque du vieux Chauny en améliorant les lignes de transit» note *le Temps* du 11 juillet 1919. Il prévoit en effet des axes de circulation rapide en fonction d'itinéraires de transports en commun, y compris par tramway, des dérivations en périphérie pour les routes nationales afin d'éviter les nuisances. En ville les rues seraient adaptées à leurs fonctions commerciales, résidentielles, de loisirs, et leur gabarit à l'intensité de leur trafic; des pans coupés amélioreraient la visibilité à chaque intersection. Véhicules et piétons seraient canalisés sur les côtés des places, et des ponts remplaceraient les passages à niveau de Senicourt, du Bailly et de la Chaussée.

Le projet propose une rationalisation de l'espace en préconisant une spécialisation des quartiers (industries, commerces, administrations) et donne une dimension sociale à l'urbanisme en éloignant les cités-jardins des usines. Les monuments publics seraient dégagés et, pour sauvegarder le caractère intime des cultes, les édifices religieux implantés à l'écart des grands axes de circulation. Une attention toute particulière est apportée aux normes d'hygiène: réglementation de la hauteur des maisons et des saillies sur voies publiques, couverture de la plupart des nauelles – ce lacs de ruisseaux qui traversent le centre-ville –, création en périphérie d'un hôpital à pavillons dispersés, implantation à l'est de la ville des abattoirs et du marché aux bestiaux, création d'un nouveau cimetière conçu comme une cité-jardin des morts. Des espaces verts réservés aux sports, à la promenade ou à la détente seraient aménagés à l'ouest sur les terrains impropres à la construction.

Les considérations esthétiques, enfin, retiennent toute l'attention de Louis Rey qui préconise des plantations d'arbres d'alignement, l'éclairage des monuments et surtout la canalisation de la nauelle du Brouage qui serait laissée à ciel ouvert sur tout son parcours à travers la ville³⁴.

Mais «le rêve passe et la réalité brutale s'impose au réveil»³⁵. Cet ambitieux projet conçu pour une ville de 20000 habitants doit être réduit sous le poids des contraintes: son application imposerait d'une part un vaste remaniement cadastral nécessitant maintes expropriations³⁶, lequel retarderait la reconstruction. Elle engagerait par ailleurs la cité dans d'insurmontables difficultés financières. Or, elle doit assumer seule les travaux «non prioritai-

33. Ancien poilu, blessé, chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, Louis Rey réalisera à Haudroy le monument commémoratif des préliminaires de paix et concevra le monument d'Étretat élevé à la mémoire de Nungesser et Coli.

34. Plan de Louis Rey, *La construction moderne*, 11 septembre 1921.

35. *Le Nouvelliste*, 1^{er} octobre 1927.

36. Pour le seul quartier de la Chaussée la ville devra faire accepter le relotissement à 110 propriétaires.



Fig. 5. Plan du 17 février 1925 de la ville de Chauny. Arch. com. Chauny.

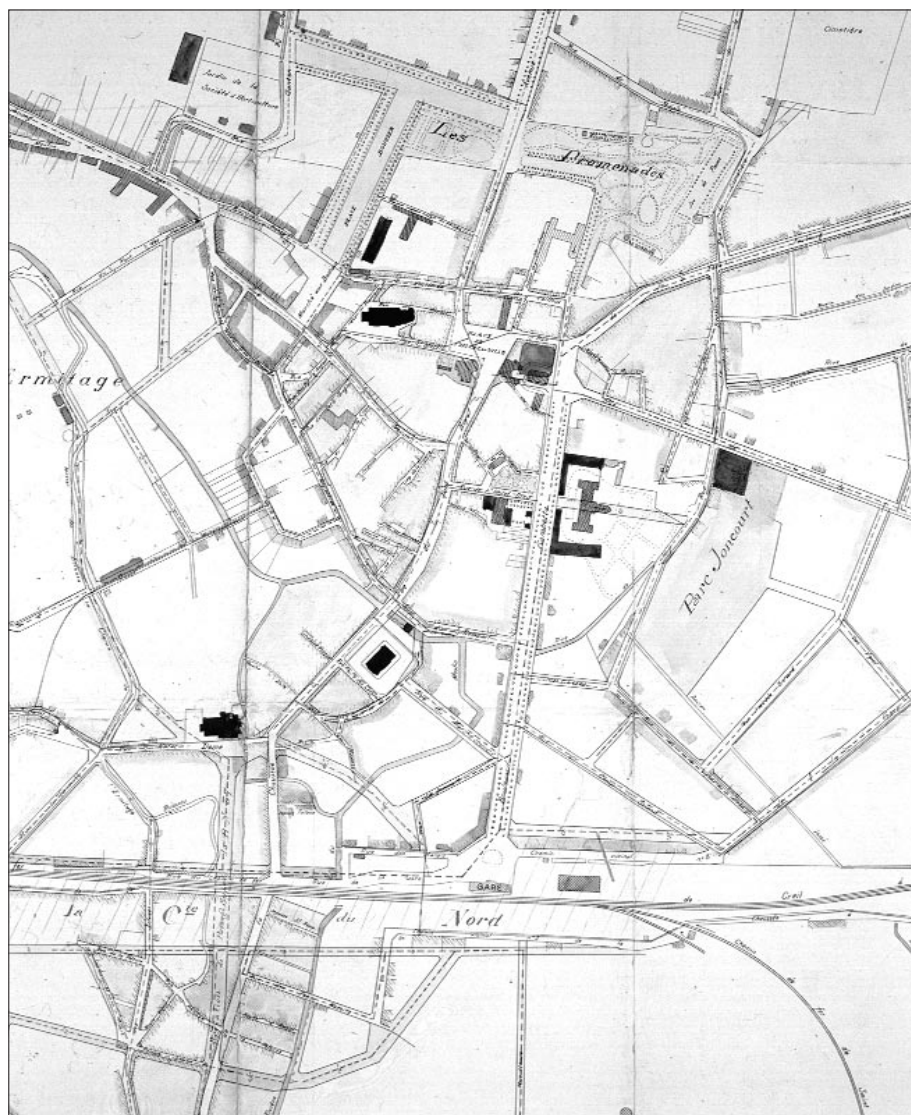


Fig. 6. Plan de la ville de Chauny (1925). Arch. com. Chauny.

res»³⁷, les suppléments pour les bâtiments publics, et se résigner, après un long conflit avec la Compagnie du Nord, à consentir une participation de 1 750 000 F³⁸ pour la construction de la gare et surtout du pont du chemin de fer³⁹. Ces contraintes, aggravées par les défaillances de l'État à partir de 1924⁴⁰, créent un lourd endettement. La liste des emprunts au Crédit foncier ne cesse de s'allonger. Avec l'aide de Jeaussely⁴¹ et en concertation avec l'administration municipale, Rey doit donc modifier son plan : il réduit les expropriations au minimum, les voies rayonnantes et circulaires, renonce au déplacement des abattoirs, au vaste parc de loisirs et au nouveau cimetière. Toutefois, en 1922, les priorités majeures en matière d'infrastructure, d'enseignement et de santé sont sauvegardées...

B. Reconstruction des infrastructures

Afin d'améliorer les conditions de circulation, de sécurité et d'hygiène, d'importants travaux sont entrepris. Les rues sont empierrées⁴² et les nouvelles fétides couvertes. Le tracé des ruelles reste inchangé⁴³ de même que la largeur des rues secondaires. En revanche, les artères principales sont élargies⁴⁴, mais d'un seul côté. Trente d'entre elles sont concernées par le plan d'alignement avec création de pans coupés à chaque intersection, suppression des saillants gênants pour la visibilité. Au prix d'énormes aménagements, quelques rues sont réaxées⁴⁵. Une douzaine de voies nouvelles sont créées, notamment dans le quartier de la gare et de la Chaussée⁴⁶. Là, jusqu'à son achèvement tardif

37. L'État finance à 70 % les travaux de première urgence dans la zone dévastée, mais ailleurs il impose des aménagements coûteux.

38. Initialement évaluée à 600 000 F !

39. Henri Cadet dont l'entreprise a travaillé pour la Compagnie du Nord s'est employé à éviter la rupture entre les deux parties. Jean-Baptiste dit Henri Cadet, 1874-1974, originaire de Fontaine-lès-Vervins, fils de charpentier, fut, à Chauny, l'un des premiers élèves de l'École primaire supérieure. Après avoir participé à la guerre, il contribue activement à la reconstruction de la ville comme entrepreneur et adjoint aux travaux. Avec compétence et détermination il surveille les chantiers publics, tranche les différends et se préoccupe, dès 1925, de l'emploi des chômeurs. Quarante ans plus tard, il renoncera à ses responsabilités municipales sans jamais se désintéresser du sort de sa ville d'adoption.

40. « Malheureusement les fonds de l'État ne semblent venir cette année qu'avec la plus inquiétante parcimonie » (*L'Aisne*, 20 mars 1924).

41. Membre de la Renaissance des cités, rapporteur général du concours du plan de Chauny, cet architecte, grand prix de Rome, a été lauréat du concours international pour le plan d'extension de Barcelone.

42. « Le chemin de l'Hermitage, autrefois sente boueuse, devenue fameuse par sa "barrière aux bûches"... sera dans quelques mois une véritable avenue allant de la Chaussée au Bailly... que les Chaunois appelaient "la mare aux grenouilles" ». *Le Nouvelliste*, 1^{er} octobre 1927.

43. La ville souhaite d'ailleurs céder les ruelles « réceptacles d'immondices » aux riverains.

44. L'étranglement de la rue Saint-Momble, sur la R.N. 38 est supprimé. La largeur de la rue passe de 6 à 15 mètres.

45. Exemple : la R.N. 38, par jonction de la rue Pasteur et de la rue de la Paix, avec démolition des vieux remparts au sud des Promenades.

46. Exemple : la rue Anatole-France.

en 1928, la construction du pont du chemin de fer, exigée par la Compagnie du Nord, pour remplacer, à 50 mètres à l'ouest, le passage à niveau incommode, nécessite d'énormes travaux⁴⁷ qui bloquent la reconstruction d'un tiers de l'agglomération. En 1927, la création, près de la gare, d'une passerelle pour piétons rapproche la ville du quartier bas des usines, tandis qu'à l'ouest le passage à niveau du Bailly est remplacé par un modeste « pont des vaches ». Les places sont agrandies, celle de Notre-Dame surélevée.

Les réseaux d'assainissement⁴⁸ et d'alimentation en eau potable, gaz et électricité, qui ont fait l'objet de tant de plaintes et suppliques, sont rétablis par étapes. Ces travaux indisposent les usagers, mais l'amélioration est manifeste⁴⁹. Pour achever le rajeunissement, une quarantaine de rues sont rebaptisées en 1928 selon les choix de la municipalité cartelliste, en place depuis 1925⁵⁰.

C. Les nouveaux édifices publics : la revanche de la vie

Dans ses baraquements de la place Bouzier où elle tient conseil jusqu'à la fin de 1930, la municipalité s'active. Les édifices publics sont à reconstruire et tous, à l'exception du marché couvert, de la gare et des deux églises, vont l'être sur de nouveaux emplacements. La ville justifie l'opportunité de ces changements par une logique de fonctionnalité, de meilleure adéquation aux besoins de la collectivité. Ainsi va s'opérer un processus soit de rapprochement vers le centre directionnel à proximité de l'hôtel de ville et du boulevard Gambetta⁵¹, soit d'éloignement⁵², voire d'éclatement⁵³, toujours justifié par le souci de l'intérêt général.

47. Avec la pose de murs de soutènement en béton armé et de 400 pylônes, suivant le procédé Compressol, pour assurer la stabilité du pont, le déplacement vers le sud et le surhaussement de la grand-route de Soissons (R.N. 37), le raccordement des rues adjacentes.

48. En 1925, le Pari mutuel offre une subvention de 700 000 F pour aider à la construction d'égouts.

49. *Le Nouvelliste*, 1^{er} octobre 1927 : « Au temps où Chauny comptait près de 12 000 habitants, qui d'entre nous n'a pas maudit cette partie de la rue de la Chaussée véritable boyau qui se rétrécissait à partir de la rue Notre-Dame jusqu'au canal, précisément dans sa partie la plus fréquentée... Cette artère centrale étriquée, bordée de vieilles et insalubres bâtisses n'avait rien d'hygiénique ni de confortable. »

50. Ainsi, la rue Ferdinand-Buisson remplace la rue du Camp-Solent, la rue Aristide-Briand celle de l'Arquebuse, le nom de Victor-Hugo est donné à l'avenue de Selaine.

51. Exemples : les deux écoles de garçons auparavant situées rue de l'Arquebuse et place Bouzier sont désormais regroupées en une seule auprès de l'école primaire supérieure (jadis implantée sur la même place). La ville impose le recentrage de la poste sur le même boulevard Gambetta, à côté du bâtiment des sociétés. Jadis séparés au bord de la même place, hôtel de ville et palais de justice seront désormais regroupés.

52. L'hôpital-hospice est déplacé à 1,5 km du centre et la gendarmerie au nord de la ville.

53. Trois groupes maternels par quartier sont substitués à l'ancienne école maternelle du boulevard Gambetta. Registre des délibérations municipales du 13 mai 1922 : « La situation de l'école maternelle du centre de la ville ne répond plus aux besoins de la population. Ces jeunes enfants des faubourgs ont une trop longue distance à parcourir (jusqu'à 1 500 m) à travers des rues sur lesquelles se fait une grande circulation de véhicules... l'école maternelle ne peut être reconstituée que par des classes de quartier. »

Elle confie la reconstruction de ces édifices publics à plusieurs architectes. Elle fait appel à Louis Rey pour l'école des filles et l'hôpital, mais c'est surtout Charles Luciani, Parisien d'origine corse, qui l'emporte auprès d'un jury où la municipalité exerce une influence prépondérante. C'est ainsi qu'on lui doit l'école des garçons, l'école primaire supérieure, le marché aux poissons, le bâtiment des sociétés, la Goutte de lait, le kiosque à musique, l'ensemble mairie-palais de justice et la salle des fêtes. Son attrait pour les constructions imposantes et son tempérament jovial sont appréciés : la ville le recommande à la coopérative des églises, et c'est ainsi qu'il réalisera en outre l'église Notre-Dame. Celle de Saint-Martin a été confiée à Jardel, autre architecte parisien, et ce sont enfin deux Chaunois, Frenay et Jacquin, qui sont choisis pour réaliser les trois groupes maternels.

Les travaux, mis en adjudication, sont souvent assurés par des entreprises locales ou régionales à l'exception de ceux qui requièrent un savoir-faire tout particulier, notamment dans le domaine artistique. Ils sont alors confiés à des spécialistes venus de Paris encore que les talents de Chaunois de naissance⁵⁴ ou d'adoption récente ne soient pas négligés⁵⁵.

Quoique confrontée à d'énormes difficultés de trésorerie, la municipalité ne refuse jamais les « suppléments » destinés aux grands travaux dès lors que s'offre une opportunité d'amélioration. Son objectif majeur est de faire oublier les traumatismes de la guerre en créant une cité moderne propice à l'épanouissement de la vie.

1. Tout pour la jeunesse

La jeunesse qui concrétise l'espoir de l'avenir attire toutes ses faveurs. La reconstruction des bâtiments scolaires est la première de ses priorités. La ville adhère au groupement pour la reconstruction des écoles des régions dévastées. Elle s'inspire de ses conseils pour obtenir des écoles saines, claires, accueillantes à ces enfants une fois qu'ils auront enfin quitté leurs baraquements.

Pour l'école des filles, première à être inaugurée sur le site de l'ancienne école primaire supérieure (EPS) la ville ferme la rue de la prison afin d'agrandir la cour « pour le plus grand bien des enfants » et annonce en 1922 que le nouvel établissement va comprendre « un aménagement moderne en rapport avec ses besoins ». Dans les combles du deuxième étage, Louis Rey conçoit un projet novateur : l'installation d'une salle de conférence et de projection pour quatre cents élèves⁵⁶. Lors de son inauguration en 1924, le maire

54. Vinchon, serrurier d'art ; Pelardy, marbrier.

55. Tailleurs et sculpteurs de pierre, les frères André, venus de Belgique, et les Bernasconi père et fils, originaires d'Italie du nord, ont exercé leur talent dans notre région. Eugène André a notamment réalisé les monuments aux morts de Caillouël-Crépigny, Autreville, Villequier-Aumont... et Firmin Bernasconi a participé aux travaux de l'église Notre-Dame, du château de Rouez, de l'abbaye de Prémontré... De nos jours encore, leurs familles perpétuent leur savoir-faire.

56. Projet Rey, dans *La construction moderne*, op. cit., 14 septembre 1924.

Eugène Descambres fait l'éloge de ce «magnifique bâtiment», conçu pour attirer air et lumière et pour lequel aucun supplément n'a été refusé. Il comprend déjà quatre cent cinquante élèves répartis en onze classes.

Puis l'attention se focalise sur l'école de garçons et l'EPS: achevées en 1926 sur l'emplacement central de l'hôpital-hospice Sainte-Eugénie. En bordure du boulevard Gambetta, C. Luciani a conçu un ensemble monumental de deux hauts bâtiments en pierres et briques – «les casernes du boulevard» ironisera *le Nouvelliste* – élevés de part et d'autre de la rue nouvelle menant au parc Joncourt. Les lourdes portes en fer forgé et les sculptures de Louis Fornerot qui les surmontent sont caractéristiques de l'Art déco. L'ensemble des travaux estimé à 3 000 000 de francs, en dépassera 5, dont 3,7 pour l'EPS. «Rien n'a été négligé pour faire de notre EPS une école modèle» déclare Eugène Descambres⁵⁷.

L'EPS dont la création remonte à 1888 pour répondre aux besoins de cette région industrielle et agricole, doit être «pourvue de tous les moyens permettant de développer l'instruction des enfants de notre cité ouvrière» déclare le maire. Tout est fait pour réaliser un établissement phare: vaste amphithéâtre à gradins, laboratoire d'expérience, création d'un internat, de bains-douches, aménagement d'un jardin botanique et d'une étable à porcs... L'effectif atteint déjà 160 élèves en 1927. Celui de l'école primaire voisine approchera des 500 en 1930. En juin 1931 une mère s'insurge: «Trois élèves pour une table de deux!». L'inauguration par E. Herriot⁵⁸ intervient le 11 novembre 1927 simultanément avec celle des groupes maternels.

Le choix de trois écoles maternelles créées par quartier (Senicourt 1926, Brouage 1927, Chaussée 1929) pour remplacer celle du centre⁵⁹, correspond au souci d'éviter de longs déplacements aux enfants. Conçues à l'identique pour qu'elles soient – selon les instructions ministérielles – «saines, claires, riantes à la vue, pourvues de tout le confort désirable», elles comprennent deux classes. Le souci d'équilibre sera d'ailleurs bientôt dépassé par les réalités démographiques. À peine ouverte, celle du Brouage, proche des cités ouvrières, compte déjà 188 inscrits! Quel bonheur pour ces gosses des cités d'entrer dans une école pleine de lumière, de jouer au cerceau dans l'immense cour de récréation complantée de peupliers, de monter sur le manège qui tourne près du grand préau, d'apprendre à se laver les mains sous les petits becs d'eau courante des lavabos! Pour ces enfants de pauvres, l'hygiène devient confort, gage de santé, de vie.

Cette vie qui désormais peut éclore, être soignée, être prolongée.

57. Le 12 avril 1925, extrait de la dernière allocution du maire. Après avoir largement contribué à l'œuvre de reconstruction, Eugène Descambres ne brigue pas un nouveau mandat en 1925. En 1928, il est nommé membre du Tribunal des dommages de guerre de la Seine.

58. *L'Aisne*, le 17 novembre 1927, titre: «Une grande journée républicaine, la démocratie chaumonoise acclame le ministre de l'Instruction publique.» Herriot déclare: «C'est la joie de constater cette résurrection que je viens vous exprimer aujourd'hui.»

59. Emplacement de l'actuelle Caisse d'épargne de Picardie.

2. Tout pour la vie

Protéger la vie constitue en effet la seconde priorité dans cette ville aux rangs creusés par la guerre. Commencés en 1924, la maternité, l'hôpital, l'hospice, l'orphelinat seront ouverts à partir de novembre 1930 sur un espace de cinq hectares, deux fois plus vaste que celui de l'ancien hôpital-hospice Sainte-Eugénie du centre-ville, et acquis grâce à des dons du Pari mutuel et de l'Institut Pasteur⁶⁰. Quoiqu'il ne s'agisse pas de bâtiments communaux, la présidence du maire assure à la ville un droit privilégié de regard sur le projet. C'est d'ailleurs Louis Rey qui est chargé de l'élaborer. Il est attentif aux spécificités géographiques de ce lieu. Situé à l'est de la ville, près de la commune de Viry-Noureuil, éloigné de tout voisinage bruyant par sa position en retrait de la R.N. 38, l'établissement est bien protégé des vents du nord et son orientation est-ouest l'ouvre à l'ensoleillement. Les recommandations de la Commission supérieure d'hygiène⁶¹ et les conseils des professeurs Roux, Calmette et Guérin de l'Institut Pasteur, férus de recherche en bactériologie et hygiène, sont aussi pris en compte. À l'hôpital-caserne succède donc un ensemble accueillant – une sorte de village – composé de pavillons séparés afin d'éviter toute contagion, implantés de part et d'autre d'une entrée centrale réservée aux services généraux. Spécialisés (maternité à l'est élevée en lisière de Viry-Noureuil⁶², chirurgie, médecine, aliénés, contagieux⁶³ à l'ouest), ces pavillons sont réunis par une galerie souterraine, aérée et ventilée grâce à la surélévation du rez-de-chaussée de 0,80 m. Dans cette galerie passent toutes les canalisations apparentes et de surveillance commode. À l'hôpital seront dénombrées 680 entrées en 1931 avec un effectif moyen de 80 malades par jour⁶⁴.

Le souci de protéger la vie, richesse fragile, ne se limite pas à la réalisation de cet imposant ensemble pour lequel Louis Rey a reçu en 1923 la médaille d'or à l'exposition internationale du centenaire de Pasteur à Strasbourg. La Goutte de lait reconstruite sur un nouvel emplacement près de la poste, dans le bâtiment des œuvres d'entraide sociale dispense des conseils d'hygiène et des soins aux nourrissons ; on compte plus d'une centaine d'enfants à chaque visite ! La couverture des nauelles répond également à un souci d'hygiène⁶⁵.

60. Près de 1 500 000 F de subvention ont été obtenus grâce à l'intervention de Henri Cadet.

61. Dans son ouvrage, *Chauny et son canton*, Robert Guillermo a mentionné, page 18, une visite des délégués hygiénistes de la Société des Nations en 1928.

62. Grâce à l'emploi conjoint – bel exemple d'intercommunalité – des dons venus de Chine à destination des deux communes.

63. La ville y crée en 1929 « un service spécial pour combattre le fléau social de la tuberculose qui fait des ravages terribles dans nos régions ». Registre des délibérations municipales, 28 décembre 1929.

64. Projet Rey, dans *La construction moderne*, op. cit. 14 janvier 1923.

65. Près de la place du marché couvert, la couverture de la nauelle du Brouage entraîne la suppression du lavoir et de l'abreuvoir pour les chevaux, particulièrement fréquenté aux jours de marché.

On implante le marché aux poissons dans un bâtiment au beau fronton mosaïqué, mais désormais distinct de la halle du marché couvert. Quant aux abattoirs reconstruits dans le Bailly, ils n'ont été achevés qu'en 1925, selon des projets remaniés plusieurs fois pour assurer un maximum de salubrité et d'hygiène⁶⁶. La municipalité refuse enfin de reconstruire le théâtre⁶⁷ sur son emplacement initial, place de l'hôtel de ville. Elle en dénonce l'enclavement dans les propriétés voisines, l'absence d'aération et d'hygiène et la vulnérabilité en cas d'incendie.

Ce danger, la ville veut le conjurer en faisant élever, en 1928, au centre-ville, près de la poste, le haut bâtiment des sociétés dû au projet de Charles Luciani «Pompiers à la lance»⁶⁸. Au rez-de-chaussée les locaux sont en effet réservés à ces soldats du feu, sous le commandement du jovial capitaine Manne. De vastes salles de musique et gymnastique sont aménagées dans les étages.

Dans le parc Joncourt⁶⁹, devenu promenade publique, sont créés une salle de gymnastique, un jeu de boules... prélude à la création d'un complexe sportif. Cet effort sera complété par la reconstruction du vélodrome, ainsi que par le réaménagement du jeu d'arc, du jeu de paume en 1932... dans ces Promenades des remparts où, dès 1923, Lauté⁷⁰ restaure les quatre hectares d'espaces verts criblés d'obus qui seront bientôt équipés d'une ligne électrique pour les illuminations des jours de fête.

3. Tout pour une belle ville

Quand les Chaunois se rassemblent dans le jardin anglais autour du kiosque à musique élevé en 1928 pour les concerts de l'harmonie municipale, ou descendent le boulevard Gambetta fraîchement replanté d'arbres d'ornement pour entrer dans l'imposante salle des fêtes⁷¹ à laquelle de grandes portes Art déco confèrent un air de noblesse, ils goûtent au plaisir de renaître dans une cité neuve. La municipalité ne néglige aucun effort pour en promouvoir l'aspect esthétique. Dès lors que Chauny a été privé de tout son patrimoine ancien, et, comme si une revanche sur un passé destructeur s'imposait, aucune recommandation ni exigence n'apparaissent superflues, aucune subvention n'est refusée pour en faire une belle ville moderne. Même

66. Registre des délibérations municipales, 12 avril 1925.

67. Pendant l'occupation, ce théâtre fut converti en prison pour les otages. «Aller au théâtre» revêtait alors une signification toute particulière...

68. De fréquents incendies dans les baraquements imposent une vigilance constante.

69. Situé près des écoles du centre, ces deux hectares et demi d'espace boisé ont été légués à la ville par Mme Blanche Joncourt.

70. Architecte paysagiste à Noyon, né à Chauny.

71. Conçue par Charles Luciani, grâce au legs Joncourt et à un supplément de 250 000 F, elle abrite une salle de spectacles, un musée et une bibliothèque, sur l'emplacement de l'ancienne école des filles. La réception des travaux intervient en 1937 (Arch. com. Chauny, dossier «Salle des fêtes», et registre des délibérations municipales, 18 mars 1933).

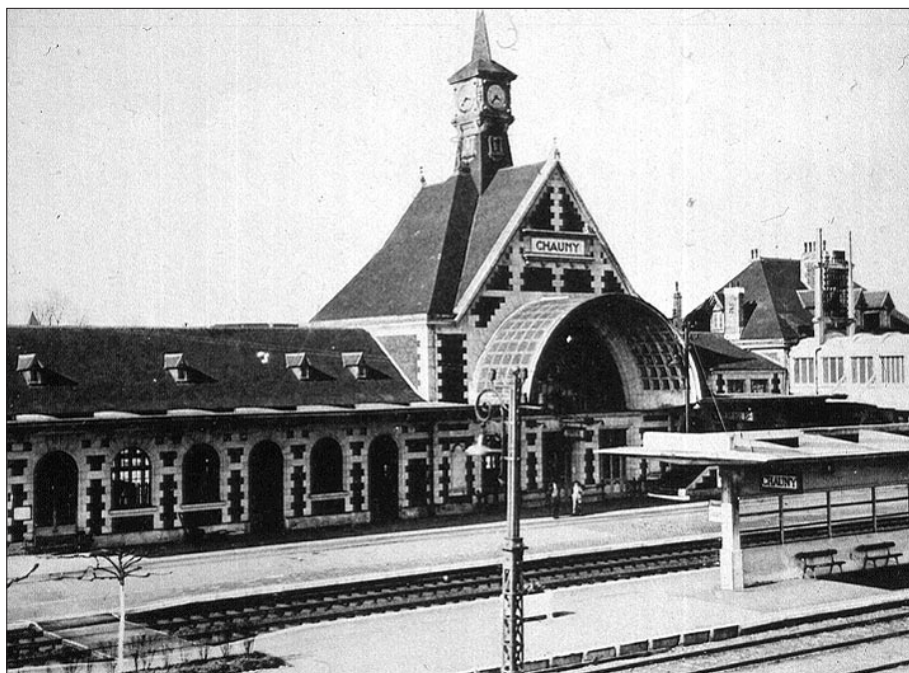


Fig. 7. La gare vue des voies. Coll. part.

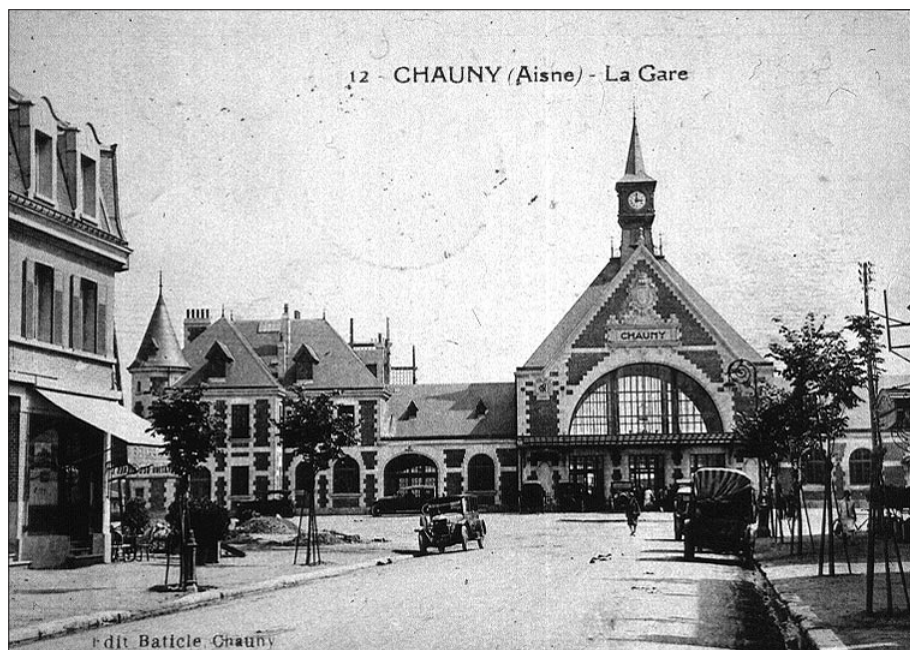


Fig. 8. La gare vue de l'avenue Gambetta. Coll. part.

pour le marché couvert reconstruit sans architecte les entrepreneurs sont avertis : « L'aspect devra être suffisamment décoratif »...

Quant à l'hôtel des Postes, la cession gratuite du terrain de l'ancienne école maternelle est consentie en échange de prescriptions à caractère architectural ; les plans des façades seront fournis au conseil municipal. Il en accepte le projet en 1925 tout en soupirant : « L'esthétique du bâtiment n'est peut-être pas absolue... » Quelle exigence ! Les portes en fer forgé, aujourd'hui disparues, surmontées d'une mosaïque Art déco n'en sont-elles pas garantes ? Élevée sur le même boulevard⁷², selon le projet de Louis Rey, la Caisse d'épargne est considérée par le maire Eugène Descambres comme une réussite architecturale : « Elle forme l'un des ornements de notre magnifique boulevard »⁷³. La même préoccupation esthétique anime le journaliste de *l'Aisne* : « Tout est parfait de simplicité, de sobriété, de goût »⁷⁴. Il s'enthousiasme avec plus de flamme encore lorsqu'il s'agit de caractériser les plus grands édifices : la gare, l'hôtel de ville, les églises.

a) Deux projets pour une gare

La gare serait-elle, comme il l'affirme, « la plus moderne et la plus coquette du réseau »⁷⁵ ? L'âpreté de la concurrence entre deux projets témoigne de l'intérêt manifesté par la municipalité pour cet édifice. La Compagnie du Nord qui doit reconstruire plus de 400 de ses 600 gares prévoit d'élever celle de Chauny sur l'endroit initial. Sans en faire la réplique de l'ancienne – simple embarcadère de marchandises et de voyageurs – elle semble privilégier un projet plutôt modeste, jugé peu décoratif par *l'Aisne* et de style régional⁷⁶. De son côté la ville, consciente de la qualité de l'emplacement, dans la perspective du boulevard Gambetta serait prête à consentir une contribution financière à ce monument urbain personnalisant avec un certain éclat la cité nouvelle. Dès 1919, elle confie le projet à Louis Rey. Encore que le plan de la Compagnie lui ait semblé « intéressant », le conseil municipal lui préfère celui de son architecte « plus monumental tout en étant dans le type de cette architecture spéciale »⁷⁷. Bien que la ville accorde une participation de 250 000 F, c'est cependant le projet de Gustave Umbdenstock qui est retenu⁷⁸.

72. Après échange de terrain avec la ville, afin de libérer son espace initial proche de la grand-place.

73. Registre des délibérations municipales, 12 avril 1925.

74. *L'Aisne*, 9 octobre 1924.

75. *Id.*, 4 mars 1926.

76. *Revue d'histoire des chemins de fer*, 1991-1992 ; *Monuments historiques : le régionalisme*, n° 189.

77. *L'Aisne*, 20 mars 1920, 26 mai, 2 et 23 avril 1921.

78. On n'en sera pas totalement surpris quand on connaît les liens qui l'unissent à Raoul Dautry, polytechnicien, alors ingénieur en chef de la Compagnie du Nord à Tergnier et concepteur de la cité des cheminots. Dautry a été l'élève admiratif d'Umbdenstock.

Né à Colmar en 1886, cet ancien élève des Beaux-Arts, prix de Rome, professeur d'architecture à l'École polytechnique a beaucoup réalisé, notamment pour la Compagnie du Nord, avec les gares de Senlis, Saint-Quentin, Albert, Guise, etc., les cités de cheminots de Tergnier, Lille, Roye, Lens, etc. Il construit dans un style académique pour l'Exposition universelle de 1900, puis affiche un régionalisme militant avant un retour au classicisme dans les années 30.



Fig. 9. Projet Rey de construction de la gare de Chauny. La construction moderne, 20 juin 1926.

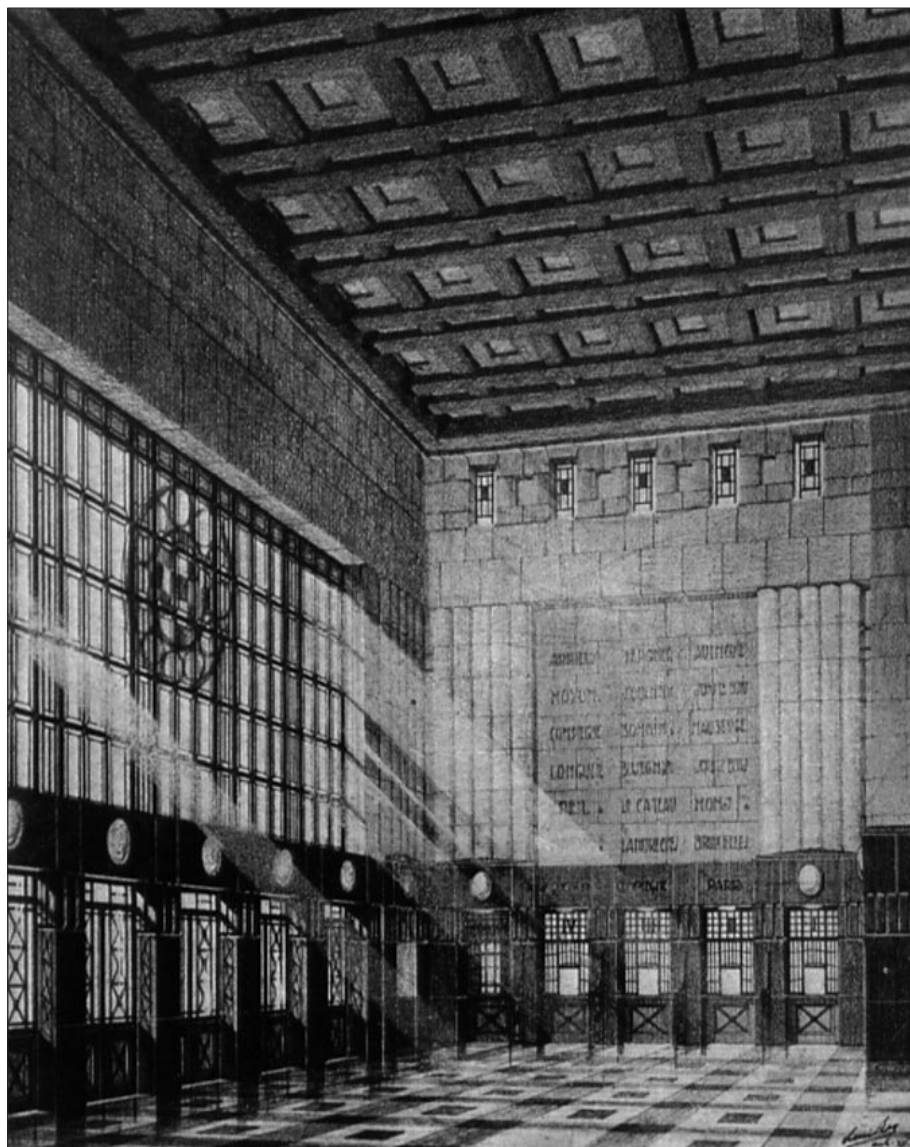


Fig. 10. Projet Rey de construction de la gare de Chauny. La construction moderne, 20 juin 1926.

Umbdenstock est considéré comme un fervent partisan du régionalisme et un adversaire de la construction en série. On ne peut pour autant considérer que la gare de Chauny soit typiquement picarde, malgré l'assemblage décoratif de briques et pierres ou l'érection d'un campanile. Elle n'a pas le caractère vernaculaire heureux de la gare de Deauville ou de celle d'Hendaye par exemple. De plus, sa ressemblance avec celle de Senlis, construite antérieurement par le même architecte, la prive d'originalité. Elle ne manque néanmoins pas d'allure. Son concepteur s'est efforcé de concilier modernité technique, fonctionnalité et préoccupations esthétiques. La composition asymétrique de l'édifice avec sa tourelle d'angle, le caractère ornemental de sa façade côté ville, la tour clocher contrastent heureusement avec la monotonie de l'ancienne gare. L'emploi du béton armé permet de réaliser l'auvent et la passerelle couverte côté voies, de donner une exceptionnelle ampleur au hall avec son axe de circulation perpendiculaire aux quais assurant de part et d'autre un accès commode aux guichets et à la salle d'attente. Les mosaïques ornant les murs, la marquise formant abri, le superbe lustre en fer forgé et le mobilier en chêne clair aujourd'hui disparus, donnent alors à l'ensemble une incontestable élégance Art déco que les transformations ultérieures n'ont pas respectée.

La nouvelle gare ne remplacera qu'en 1925 les baraquements incommodes alignés le long des voies. Elle est inaugurée dans la discrétion, en mars 1926, en présence d'une vingtaine d'ingénieurs venus de Paris et de Henri Cadet.

Avec le recul néanmoins et en admirant le projet de verre et de lumière qu'avait proposé Rey pour cette cité des glaces, celui-là même qui obtint le premier prix à l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925, on peut comprendre que le choix définitif ait laissé des regrets...

b) Hôtel de ville et Palais de justice, emblèmes de la cité

Compte tenu des difficultés financières, les travaux estimés à 3 000 000 F en 1926 ne seront achevés qu'en 1930⁷⁹. En 1926 Luciani, avec son projet « République »⁸⁰, l'emporte sur de nombreux concurrents. Selon le vœu de la municipalité, les deux édifices, jadis distincts, sont adossés selon un plan carré, entre le boulevard Gambetta et la place agrandie. Murs de briques et pierre de Bonneuil, lourdes portes et baies en fer forgé martelé, toit à forte pente en ardoises de Fumay surmonté d'une crête faîtière et d'un campanile composent sur trois niveaux un ensemble monumental, dans un souci de théâtralité urbaine. La recherche esthétique, notamment pour l'hôtel de ville, est privilégiée aux dépens des aspects fonctionnels : grand vestibule d'honneur, escalier en marbre comblanchien à volée centrale et deux latérales avec rampes en fer forgé aux motifs géométrisés typiquement Art déco

79. Leur adjudication en mars 1927 rassurera momentanément les chômeurs du bâtiment et les commerçants.

80. Arch. com. Chauny. Le dossier « hôtel de ville » comporte de nombreux plans.

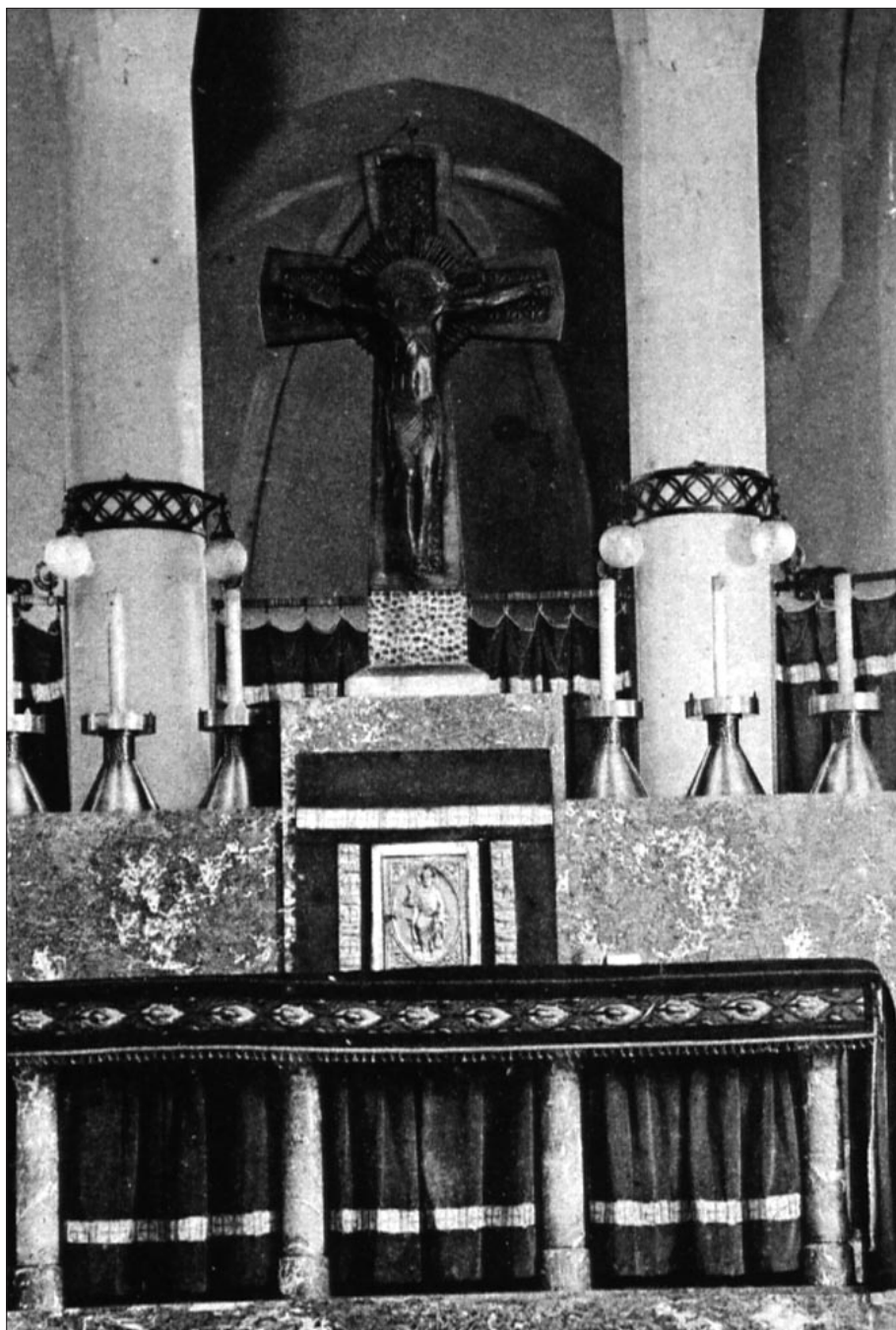


Fig. 11. Église Saint-Martin. Autel de Bouchard avant transformations dans les années soixante. Coll. part.

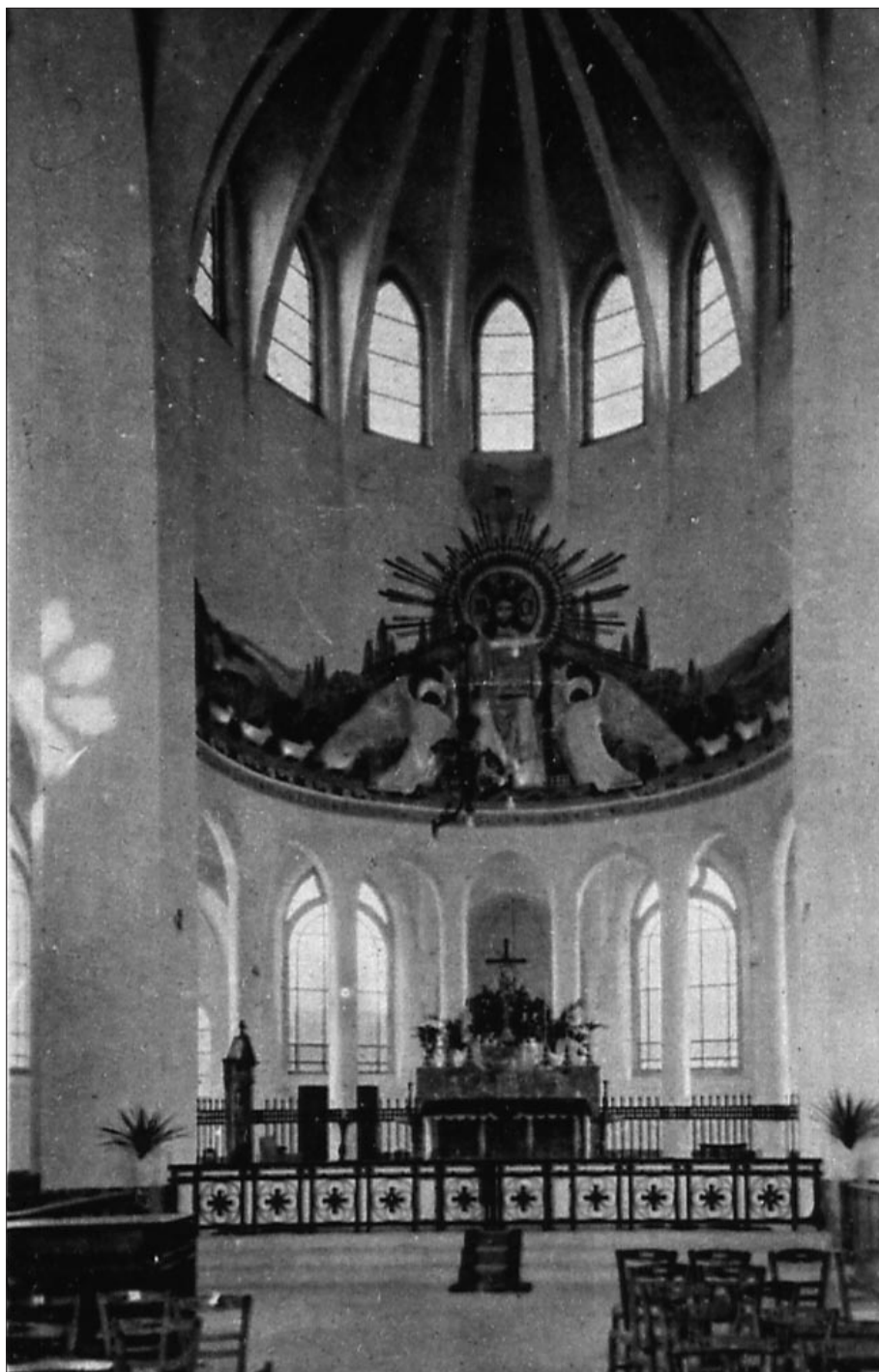


Fig. 12. Église Saint-Martin. Le chœur avant transformations dans les années soixante. Coll. part.

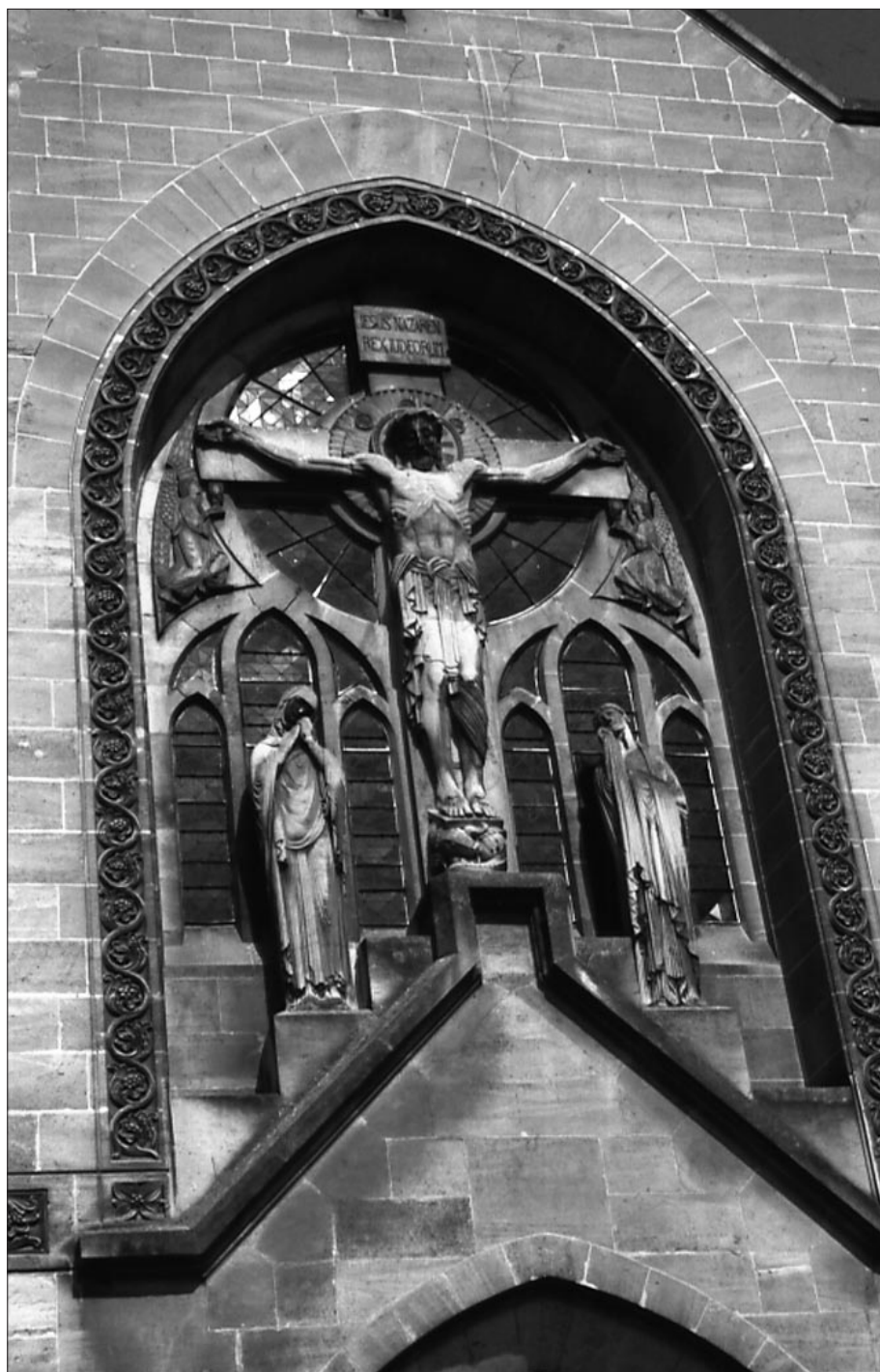


Fig. 13. Église Saint-Martin. Crucifixion de Bouchard. Cl. Françoise Vinot, 2002.

donnant accès aux vastes salles du conseil et des mariages où les grandes glaces argentées en verre de Saint-Gobain, initialement prévues, n'ont pas été posées.

Les travaux d'art les plus remarquables ont été réalisés par des Parisiens : le sculpteur Fornerot pour la décoration extérieure, la maison Brandt pour la ferronnerie, la société Le Xylolithe pour la menuiserie et les parquets de chêne en points de Hongrie retournés, le peintre Louis Mazetier pour la Marianne décorant le bureau du maire.

À proximité de l'intersection des deux routes nationales, la place de l'hôtel de ville, portée de 350 à 500 m², sera éclairée par un candélabre artistique. Et, soumis à une servitude esthétique, les plans de façade des immeubles riverains doivent être présentés à la municipalité.

c) Des églises du xx^e siècle

Propriétaire des édifices religieux, la commune décide, avec le souci d'en améliorer l'aspect, de les faire reconstruire dès lors qu'ils lui apparaissent trop endommagés pour être réparés.

Implantée rue de Noyon dans un lieu plus central que l'ancienne, fondée en 1850, l'église évangélique baptiste, construite avec les dommages de guerre⁸¹, apparaît plus grande que la précédente et sa façade pierres et briques plus décorative⁸². *L'Aisne* donne une description élogieuse de l'édifice « fort bien construit, simple et gracieux... » et de la cérémonie d'inauguration, le jour de l'Ascension, en 1927, en présence de pasteurs venus de Saint-Quentin, Compiègne, Paris et même des États-Unis.

Beaucoup plus imposantes, les deux églises catholiques de Saint-Martin et de Notre-Dame, destinées à remplacer les sanctuaires anciens des xvi^e et xvii^e siècles, vont être, quant à elles, reconstruites *in situ*, avec réemploi d'une partie des fondations. La ville adhère à la coopérative de reconstruction des églises du diocèse de Soissons, qui utilise les dommages de guerre, des fonds d'emprunt souscrits à l'instigation de Mgr Luçon, archevêque de Reims⁸³, et des dons⁸⁴. À l'issue de la mise au concours en 1922, elle retient les plans proposés par Jardel pour l'église Saint-Martin et par Luciani pour Notre-Dame. Initialement estimé à un coût total de trois millions de francs, le montant des travaux en dépassera quatre pour la seule église Saint-Martin, l'un des prix les plus élevés constatés dans le diocèse. Elle est achevée en 1927, et Notre-

81. Arch. dép. Aisne, 15 R 776.

82. Une bible sculptée accompagnée de l'inscription « Dieu connaît vos cœurs » surmonte le porche d'entrée où sur la mosaïque, signée Siega, figure le Bon Pasteur protégeant ses brebis.

83. Mgr Luçon a fondé le groupement des églises dévastées de France qui fait appel à la générosité des catholiques pour souscrire à l'émission d'emprunts, gagés sur les dommages de guerre et rapidement couverts.

84. Le 8 septembre 1925, Jardel, architecte évoque les vitraux offerts par de généreux donateurs, notamment la rose du pignon ouest donnée par le baron de Magnanville pour l'église Saint-Martin. Arch. com. Chauny, dossier « Églises de Chauny ».



Fig. 14. Église Notre-Dame. Fresque de la coupole du chœur.
À droite, le maître Louis Mazetier; au centre Frédéric Hémond (1929). Coll. part.

Dame en 1930. Maxime de Sars les classera parmi «les œuvres les plus remarquables d'inspiration diverse». Les édifices apparaissent plus imposants et tout à fait nouveaux. L'évêque, venu consacrer l'église Saint-Martin en 1927, y voit «un style bien caractérisé entre le roman et l'ogival»; *Le Nouvelliste* la rapproche – Saint-Martin oblige – de celles du Poitou⁸⁵. Quant à Notre-Dame, *l'Aisne* l'assimile à un modèle néo-byzantin et la considère comme «le plus joli édifice de la ville». Le relèvement du sol de un mètre quarante⁸⁶ et la création d'un square près de l'abside contribuent à mettre en valeur l'édifice. Le porche principal, dressé sur une plate-forme de sept marches en pierre, est surmonté par un haut clocher en savonnières; le clocher de Saint-Martin, érigé à la croisée du transept et flanqué de quatre clochetons, s'élève à 68 m. Sans ménager l'emploi de matériaux nobles pour les parties visibles, l'utilisation de techniques nouvelles, du ciment et du béton armés assure à l'ensemble plus de solidité et d'audace. Dans les fondations, les piliers sont chaînés entre eux; quant aux voûtes, où le bois n'est plus utilisé que pour le coffrage de la charpente⁸⁷, leur structure apparaît plus rigide; et, à l'intérieur, le béton est masqué par un enduit ou par des caissons en staff.

Ces sanctuaires modernes sont mieux adaptés à l'évolution du culte. Dans le contexte de reconquête entreprise par l'Église, notamment en direction des mouvements de jeunesse, les fidèles rassemblés dans une nef centrale plus large, plus haute, plus claire participent plus activement aux offices, le regard tourné vers l'autel surélevé dans le chœur et isolé par une grille de communion en fer forgé.

Les artistes eux-mêmes s'engagent dans cet élan de modernité. Les architectes les y associent, par un travail en équipes⁸⁸ soudées autour de thèmes précis. Hormis ceux des dédicataires (Saint-Martin, la Vierge de l'Assomption), celui du Christ est omniprésent, avec le Bon Pasteur à Saint-Martin⁸⁹, la Cène à Notre-Dame, la Crucifixion et le Sacré-Cœur dans les deux églises. Parmi les artistes les plus connus ayant participé à cette iconographie variée

85. Pendant la procession, l'évêque présente une châsse contenant une relique du saint conservée à l'abbaye Saint-Martin de Tours.

86. Travail considérable nécessité par l'obligation d'éviter un accès trop abrupt au pont du chemin de fer.

87. *Le Nouvelliste*, 10 février 1927, à propos de Notre-Dame: «Toutes les fermes, poutres maîtresses, pannes et chevrons sont en ciment armé... travail gigantesque... il faudra amalgamer 10 à 12 tonnes de fers de différentes grosseurs... et dix fois autant de ciment.»

88. Frédéric Hémond, artiste peintre, qui, à 17 ans, a travaillé aux côtés de Mazetier à la réalisation de la grande fresque de Notre-Dame sur la Cène, déclare, en 2001: «Avec Luciani à Notre-Dame, on a travaillé dans l'esprit byzantin.»

89. Le pasteur des brebis, thème de la décoration du mur circulaire de l'abside, avait été réalisé par Bourgeois, peintre-décorateur à Paris, selon le procédé technique de «peinture au pétrole» recommandée par l'architecte Jardel qui en avait garanti la durabilité (Arch. Com. Chauny, dossier «Églises»). Cette décoration a été recouverte d'une peinture blanche dans les années 60.

(statuaire, fresques, vitraux), figurent Henri Bouchard⁹⁰, Louis Mazetier⁹¹ et Louis Barillet⁹²...

90. Henri Bouchard (1875-1960), sculpteur né à Dijon, inspiré dès l'enfance par l'œuvre de Claus Sluter. Il obtient le premier grand prix de Rome en 1901. Le choix de ses sujets (faucheurs, laboureurs, forgerons, héros inconnus de la guerre...) déconcerte les milieux académiques. Néanmoins la qualité de ses envois est telle que sa réputation grandit très vite. Il participe notamment en 1910, aux côtés de Paul Landowski, à la réalisation du Mur de la Réformation à Genève. Cette tâche de longue haleine explique son installation dans cette ville. Aussi est-ce un artiste internationalement reconnu que Jardel sollicite pour son église de Chauny. Il exécute sur le tympan principal la scène classique de la Charité de Saint-Martin et surtout, au-dessus du porche latéral, la sculpture monumentale du Christ en croix se détachant en partie sur les vitraux du transept avec, à ses pieds, la Vierge et saint Jean. À l'intérieur, on lui doit la décoration de la chaire sur le thème du Bon Pasteur, ainsi que les 14 stations du chemin de croix sculptées dans du calcaire de Nuits-Saint-Georges et le superbe Christ en bronze qui surmontait initialement un imposant maître-autel en marbre. En 1927, lors de la consécration de l'église, Mgr Binet, quelque peu surpris, déclare : « Les scènes stylisées du Calvaire et de la Charité de Saint-Martin lui donnent extérieurement un caractère d'art moderne auquel les yeux s'habitueront vite... la chaire... en marbre étonne au premier abord par sa massivité et son étroitesse; elle symbolise parfaitement la solidité de la doctrine qui y sera exposée... ». Mais dans les années 1960, chaire et maître-autel ont été retirés. Subsistent néanmoins, intégrées dans deux ambons, les sculptures de la chaire et, bien visible dans le chœur, le Christ en bronze.

À Paris, dans l'atelier de Bouchard transformé en musée (25, rue Yvette, Paris 16^e) est conservée l'étude préparatoire d'une statue de la Vierge à laquelle renonça finalement le doyen de Saint-Martin.

Celle qui surmonte le porche principal de l'église Notre-Dame n'est pas de Bouchard mais de Gaston Petit. Né à Saint-Jean-des-Vignes en 1890, ce statuaire a aussi réalisé des œuvres profanes, notamment avec Louis Rey, il a participé au monument d'Étretat.

91. Louis Mazetier (1888-1952), peintre et cartonnier-verrier, est considéré comme l'un des meilleurs créateurs français d'art sacré. Passionné par le vitrail, il travaille avec des maîtres-verriers et des mosaïstes, en particulier Jean Gaudin. Dans l'Aisne il participe au vaste mouvement de reconstruction des églises, intervenant dans une dizaine d'entre elles (à Bruyères-et-Montbérault, Coucy-le-Château, Ribemont, Urcel, Vassens, Vic-sur-Aisne, etc.). À Chauny, où il s'installe en 1929, il dessine les vitraux de Notre-Dame que réalise le maître-verrier Villette et il peint, en moins d'un mois, les fresques du chœur, puis celles de l'autel de la Vierge, du baptistère et du chemin de croix. Seules les premières, et notamment la Cène qui semble vêtir le chevet d'une tapisserie byzantine, n'ont pas été recouvertes de peinture dans les années soixante... Séduit par l'originalité de son talent, Charles Luciani lui confie ensuite la décoration de l'église de Bichancourt. Tout l'intérieur du sanctuaire est paré de fresques et de vitraux encore visibles aujourd'hui... à quelques kilomètres de Chauny. Une œuvre à découvrir et à sauvegarder!

Fortement inspiré par sa connaissance de la bible et par sa foi, travaillant « sous le signe de Dieu », Louis Mazetier poursuivra inlassablement son œuvre à travers la France. Vingt ans plus tard, les fresques du couvent de Blagnac (Haute-Garonne) et de l'église de Saint-Fraigne (Vendée) en marqueront le terme et l'apothéose.

92. Louis Barillet (1880-1948), maître-verrier et mosaïste qui, sous l'influence de Maurice Denis, consacre l'essentiel de sa production à l'art sacré. Avec ses collaborateurs Jacques Le Chevallier et Théodore Hanssen, il appartient au groupement des Artisans de l'autel. Son mysticisme l'amène à penser que, comme la musique d'orgue, « la lumière du vitrail complète l'hommage de la créature à son créateur ». De Normandie à la région parisienne et

Le point d'orgue de cette période féconde de création artistique est sans doute la consécration des églises par l'évêque. Elle intervient le 30 janvier 1927 pour Saint-Martin et seulement le 2 mars 1930 à Notre-Dame en présence d'une foule nombreuse⁹³. La longue attente – dix ans pour quitter la baraque-chapelle de Notre-Dame! – met à l'épreuve la patience des fidèles. Elle est heureusement scandée par plusieurs temps forts : bénédiction de la cloche près des ruines de l'église, devant 28 parrains et marraines le 15 août 1923, bénédiction de la première pierre, achèvement du clocher. C'est alors l'occasion d'un défilé à caractère profane⁹⁴, mais aussi patriotique lorsque le drapeau tricolore est hissé au sommet du clocher. Moment certes éphémère alors que la croix de guerre en pierre domine l'édifice à jamais.

4. La renaissance n'est pas l'oubli du passé

En ciselant dans la pierre des porches latéraux de l'église Saint-Martin la silhouette de l'ancien édifice mutilé, avec les dates 1914-1918, et celle du monument reconstruit (1924-1926), le sculpteur Jaques perpétue le souvenir de l'épreuve surmontée. À l'entrée sud des Promenades, la tour Cadet (aujourd'hui masquée par le monument de la Résistance) est érigée avec des pierres provenant des principaux édifices de la ville détruits par la guerre.

Par ailleurs, le devoir de mémoire à l'égard des victimes de la guerre est évoqué dès 1921, mais pour des raisons financières et idéologiques, l'inauguration du monument aux morts, élevé dans le square Foch, n'intervient que le 6 juillet 1930. Le projet initial, mis au concours en 1924, s'avère trop coûteux⁹⁵ et doit être complètement remanié dès lors que la ville renonce à inscrire les noms de toutes les victimes... À l'architecte Albert Parenty et au sculpteur Émile Pinchon⁹⁶ la municipalité confie donc la réalisation d'un monument anonyme surmonté d'une allégorie glorifiant les morts et la volonté de paix. Mais prévue en 1929, l'inauguration est encore différée à la suite de dissensions au sein du conseil municipal. L'opposition réclame la présidence d'un ministre ou d'un

aux zones dévastées, son œuvre est considérable, avec notamment pas moins de 23 églises en Picardie dont celles de Beautor, Fargniers, Quessy, Sancy-les-Cheminots, Tergnier. Dans celle de Saint-Martin de Chauny, des verrières de grande taille, aux couleurs vives, retraçant, en silhouettes massives inspirées du cubisme, la vie de ce saint populaire. L'un de ces vitraux a figuré au Salon des artistes français en 1932.

93. Estimée à 4 000 personnes par *Le Nouvelliste* du 6 mars 1930.

94. *L'Aisne* en profite pour exprimer son anticléricalisme militant le 13 août 1925 en patois picard : « Ch'co d'St-Martin... les compagnons du chantier ont promené le coq dans les rues en tendant la main aux fidèles et aux infidèles et ils sont allés arroser leur coq avecque aut' chose qué d'iau bénite. »

95. À la somme initialement rassemblée (souscription publique : 38 328 F, subvention de la commune : 40 000 F) il aurait fallu ajouter 50 000 F.

96. Émile Pinchon (1872-1933) sculpteur statuaire, né à Amiens, installé à Saint-Mandé, a réalisé plusieurs monuments aux morts, notamment ceux de Bois-Colombes, Casablanca, Clermont de l'Oise, Noyon, etc.

général⁹⁷ et souhaite que «la cérémonie religieuse ne soit pas escamotée». Le maire s'obstine et la majorité cartelliste, laïque, anticléricale et pacifiste, entend s'en tenir à une cérémonie à l'image de ce monument «digne et sobre»⁹⁸. Trois statues montées sur socle représentent, face aux écoles, la République, une Marianne en bonnet phrygien, avec l'inscription «Aux enfants de Chauny morts pour la France»; à sa gauche la Douleur associée à un bas-relief figurant les destructions de la guerre; à sa droite, face à la Goutte de lait, la Jeunesse sur scènes de prospérité. Autant de symboles qui font de ce monument original une œuvre de commande destinée à célébrer la République et la paix⁹⁹. Moment le plus émouvant de la cérémonie: l'appel des morts, lu selon le vœu de Henri Cadet¹⁰⁰, par d'anciens «troufions» (et non par des officiers de l'UNC) retentit une demi-heure durant. Puis dans son allocution, le maire déclare: «Nous ferons tout ce qui dépendra de nous pour que votre sacrifice fût le dernier»...

III. Les Chaunois, acteurs du nouveau

A. La renaissance de l'espace économique

1. La relance de l'activité industrielle

Deuxième ville industrielle du département avant la guerre, bien située dans cette vallée de l'Oise, axe majeur de circulation entre le Nord et la région parisienne, Chauny recouvre sa vocation dès que la remise en état du canal, de la voie ferrée, ainsi que le financement par les dommages de guerre associé à l'Office de reconstruction industrielle le permettent. Les immenses besoins de la restauration stimulent l'activité¹⁰¹, toutefois plusieurs délocali-

97. Registre des délibérations municipales, 16 octobre 1929. Le monument aux morts de La Fère a été inauguré en présence de Paul Doumer et du général Guillaumat en 1924. Le maréchal Foch est revenu à Noyon en 1925 pour le même événement.

98. Luc Lefèvre, élu maire de Chauny en 1925, président de la section locale de la Ligue des droits de l'homme et du Comité d'union des Gauches, déclare: «Il apparaît que les morts ne seront jamais démobilisés dans l'idée de certaines gens, qui ne peuvent évoquer leurs souvenirs sans le chamarrer de galons, de décorations ou d'étoiles» (*L'Aisne*, 26 octobre 1929). Comme Lucien Accambray, il est hostile au caractère confessionnel d'une cérémonie d'hommage aux morts. Il n'autorise la bénédiction qu'ensuite.

99. Becker Annette, *Les monuments aux morts. Mémoire de la grande guerre*, Paris, Errance, 1988, p. 61. «On ne trouve guère Marianne, hôte des mairies et des statues des places de la République, sur les monuments aux morts. On lui a préféré la Victoire et la Liberté... La France en bonnet phrygien domine cependant le monument de Chauny...».

100. Promu en 1925 chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, Henri Cadet est président de la section chaunoise de la Fédération nationale des anciens combattants républicains (FNCR).

101. Pour le sous-secteur de Chauny, d'après les statistiques de la reconstruction industrielle établies par la préfecture au 3 novembre 1923, 101 des 152 usines existantes en 1914 et toutes détruites en 1917 bénéficient déjà d'une remise en état partielle ou totale. Cf. Émile Roussel, préfet de l'Aisne, *Le département de l'Aisne après cinq ans de reconstitution*, Nancy, Berger-Levrault, 1923.

sations compromettent l'avenir : la S.A. Charrues Fondeur abandonne son site de Viry-Nouveau au profit de Toulouse et ne laisse à Chauny qu'un atelier de réparation ; la Société Ternynck regroupe ses activités – râperie et sucrerie de Chauny notamment – à Nogent-sous-Coucy ; surtout la Compagnie de Saint-Gobain transfère sa manufacture des glaces à Thourrotte, abandonnant à la Soudière un vaste espace au sud de la ville. Le 16 août 1920, le directeur E. Staub fait les honneurs de l'usine toute neuve à Millerand et, en décembre, «la grande cheminée... mère des vapeurs» recommence à fumer.

À l'instar de la Soudière, d'autres usines réapparaissent dans des unités plus vastes, fonctionnelles et pourvues d'un matériel moderne. Dès le 5 septembre 1919, au nord du canal, quai Gayant, la Compagnie française de La Perle relance sa production, tant le marché de la couronne mortuaire est florissant... La renaissance s'accompagne de restructurations. Des sociétés anonymes remplacent les unités familiales (fonderies Mignot 1924, Établissements Choquenot 1925). L'audace et l'optimisme sont au rendez-vous : en octobre 1927, selon la presse locale, la Sarlino (Société rémoise de linoléum) qui a absorbé la S.A. Lufbéry-Chardonner (huiles et caoutchouc) va inaugurer «la plus grande usine d'Europe et du monde» !

Quant au secteur des matériaux de construction, il connaît un élan sans précédent : dès 1919 surgissent les briqueteries¹⁰² «du progrès, de l'espérance»... sept au total en 1927. Il faut y ajouter les briques silico-calcaires de la Société des grès de Chauny. Les Établissements Lambert, fabriquant des engrais, se reconvertisent dans les tuyaux de grès et produits réfractaires en 1921. Une usine créée près du canal par la S.A. des grès cérames du Nord, venue de Bugnies, livre ses premiers agglomérés blancs, moins chers que la brique, au Comité américain pour les régions dévastées¹⁰³. Profitant de l'opportunité, Gottmann, de Commenchon, installe à Senicourt les «Ateliers de construction métallique de l'Aisne» (Axona). Dès 1919, il lance dans la presse une publicité tapageuse en faveur de ses «maisons semi-provisoires à ossature de fer, payables en dommages de guerre» puis se spécialise dans les hangars, y compris pour les chemins de fer et l'aviation. Dans le même quartier est créée en 1922 une fabrique de grillage, précédant une grande usine de fils de cuivre, la «Société des tréfileries-laminoirs et fonderies de Chauny» qui, à terme, deviendra, avec la Soudière, l'un des plus gros employeurs de la ville, contribuant ainsi à compenser le départ de la Glacière.

La reconstruction fait exploser l'activité du bâtiment et des travaux publics¹⁰⁴. L'entreprise Hamart¹⁰⁵, notamment, emporte l'adjudication des

102. Celle de Léon Dufresne, rasée en 1917, comme l'unité de Noyon, dépasse déjà dans l'été 1919 la production d'avant-guerre.

103. *Le Monde illustré*, 65^e année, t. VI, *l'Aisne*, 1918-1922.

104. Pas moins de trente entreprises recensées dans l'annuaire Douai de 1927.

105. Né en 1900, après des débuts très modestes, Charles Hamart, futur maire de Chauny (1963-68), connaît une ascension spectaculaire dans les années 30 ; il possède une fabrique de tuyaux de ciment, des grues pour le déchargement.

travaux de voirie et d'assainissement (pavage des rues et des places, couverture des nauelles) et l'entreprise Cadet-Lefèvre¹⁰⁶ participe à de nombreux chantiers publics, comme le marché couvert et la poste.

Ces grands travaux attirent une main-d'œuvre si importante que le préfet demande en 1923 la création d'un conseil de prud'hommes à Chauny. Les ouvriers viennent de tous horizons, de France mais aussi de Belgique, de Pologne, de Russie, d'Italie, d'Afrique du Nord, de Turquie et même de Chine¹⁰⁷. Certains, en particulier des Italiens, parviennent même à créer leurs entreprises (Savonitti, Del Boca, Diligenti)¹⁰⁸.

Dès 1925 pourtant, la reconstruction s'essouffle et les perspectives économiques s'assombrissent. L'engrenage des retraits¹⁰⁹, des faillites et du chômage¹¹⁰ déclenche des réactions xénophobes¹¹¹, et des départs d'ouvriers du bâtiment. Ces difficultés pèsent sur le commerce¹¹² qui vit, lui aussi, au rythme de la conjoncture.

2. Le commerce : une reprise échelonnée et sélective

a) Au nord-ouest, le Brouage : de l'âge d'or au repli

Seul quartier épargné en 1917, il abrite la plupart des Chaunois de retour après la guerre. Là germe le noyau de la renaissance. L'implantation des plus importantes cités provisoires y stimule le commerce ; dès 1919 les marchés hebdomadaires aux légumes et aux étoffes s'installent sur les places Bouzier et du Brouage. En dépit de nombreuses pétitions, ils retourneront vers le centre-ville¹¹³ quand la reconstruction lui aura rendu son pouvoir attractif. Les commerces les plus actifs vont les précéder. Le faubourg n'est qu'un relais

106. Cette entreprise procède du rapprochement, après la guerre, de deux unités familiales distinctes. Luc Lefèvre et Henri Cadet, tous deux officiers du Génie, créent, dès leur démobilisation, une société en nom collectif qui deviendra une filiale de la Société des Grands Travaux de Marseille. Leurs liens ont dépassé le cadre professionnel. Partageant les mêmes engagements philosophiques et politiques, de concert ils ont participé à la gestion de leur ville.

107. En 1924, la colonie chinoise décore « superbement » son « cantonnement à la Soudière » pour fêter l'anniversaire de sa République.

108. Del Boca a construit les écoles Chardonner et du Brouage, Diligenti la caisse d'épargne.

109. La Sarlino s'évanouit ; elle disparaît de l'annuaire Douai de 1929.

110. Faillites d'entreprises de menuiserie et mise en vente de l'usine des grès en 1925, liquidation d'Axona en 1928. Licenciements d'ouvriers du bâtiment mentionnés dans la presse en avril 1925 et février 1930.

111. *Le Nouvelliste* propose (mars 1925) : « Enrayons le chômage, évitons l'abus de main-d'œuvre étrangère ». Dans *L'Aisne* du 22 octobre 1926, la femme d'un chômeur du chantier de l'hôpital observe : « Dans ce chantier, il y avait seulement neuf Français [...] les Italiens qui sont jeunes restent. Il y a 90 % d'étrangers. »

112. G. Le Révérend adapte sa publicité le 20 janvier 1927 : « Baisse à tous les rayons pour forcer la vente et enrayer le chômage. »

113. En 1925, le conseil municipal décide de les remettre aux emplacements qu'ils occupaient avant la guerre « dès que les circonstances le permettront ». C'est fait en 1928.



Fig. 15. Le faubourg du Brouage. Le magasin le Réverend en 1920. Coll. part.



Fig. 16. Façade du magasin Le Réverend. Cl. Françoise Vinot, 2002.



Fig. 17. Intérieur de la pâtisserie. Cl. Françoise Vinot, 2002.

pour les «meubles Rivoire» provisoirement installés rue des Moulins¹¹⁴, comme pour les nouveautés de Gaston Le Révérend, ce Normand avisé, impatient de quitter le 104 pour le centre-ville. Le reflux est inexorable. Dans la seule rue du Brouage, le nombre des foyers recensés dans les annuaires Douai de 1927 et 1930 diminue de plus de moitié, passant de 168 à 80. Néanmoins les familles nombreuses des cités ouvrières contribuent à assurer au petit commerce et au «Cinéma chaunois» de la place du Brouage une clientèle aussi fidèle qu'impécunieuse.

b) Le centre-ville : la dynamique du renouveau

Dès 1920 des magasins surgissent parmi les décombres de la rue du Pont royal¹¹⁵. Le premier sera celui (bonneterie-chaussures) de la famille Lepère-Fatoux, suivi par la maison Soum : «À la belle fermière». En 1922, symbole d'audace, au n° 69 resplendit l'enseigne «À la ville de Chauny» sur l'immense édifice à trois étages considéré par *le Nouvelliste* comme «le plus beau et le plus grand de la région». Quel contraste avec la bicoque du Brouage, et même avec le magasin d'avant-guerre, moins bien situé près du marché couvert. Sans tarder ni lésiner, Gaston Le Révérend installe des mannequins derrière les grandes vitrines, profite du rachat des dommages de guerre de son voisin

114. Le magasin quittera le Brouage pour la rue de la Paix, puis pour la place de l'hôtel de ville.

115. Artère principale tirant son nom du pont enjambant la nauelle du Brouage et recouverte après la guerre. Dénommée rue de la République en 1928.

du n° 67¹¹⁶ pour étendre l'espace de vente, appâte la clientèle à grand renfort de slogans publicitaires : « Bien que l'entrée soit entièrement libre, le meilleur accueil vous y sera toujours réservé »... Et plus tard, ce sera la semaine du blanc, du bas, l'exposition de fourrures... En face, au n° 78, moins pressé, son ami Émile Jovet, président de l'Union commerciale, ne quittera qu'en 1928 sa baraque, implantée sur les ruines de son magasin. Après un transfert provisoire, il inaugure son horlogerie-bijouterie toute neuve et reconstruite à l'endroit initial. Mais la plupart de ses voisins (porcelaines Bas, grand bazar Jouve) sont réinstallés dans cette artère principale dès 1924-1925. Les promeneurs s'ébalaissent à la vue des façades : art nouveau chez l'imprimeur Baticle, art déco chez son confrère Bugnicourt. Godart a préféré le marbre vert ; Souaille, comme Lepère-Fatoux, la menuiserie d'art. Au n° 82, la charcuterie parisienne est toute pavée de mosaïques à motifs animaliers¹¹⁷ et pour la pâtisserie Le Briand, la maison Thiers, rue Stuart à Paris, a composé un superbe décor floral en carreaux de céramique, couvrant murs et plafond¹¹⁸. Enfin, entre centre et Brouage, faute de meilleur emplacement, on croirait entendre sonner à la volée les cloches d'or du fronton en mosaïques bleu azur de l'horlogerie « Au carillon »¹¹⁹. Quelle fièvre de créations ! Le retour des marchés sur leurs emplacements d'avant-guerre renforce la fréquentation du centre-ville dont profitent aussi les banques aux nobles façades en pierre de style haussmannien.

En 1925 *le Nouvelliste* s'interroge néanmoins sur les nouvelles habitudes de la clientèle qui se déplace volontiers vers des villes plus attractives comme Soissons, Compiègne, voire Paris et qui passe commande à de grands magasins. Cette volatilité inquiète...

Toutefois le malaise, reflet d'une conjoncture maussade, n'a rien de comparable à celui, très structurel, qui affecte la Chaussée.

c) Au sud, la Chaussée : un quartier deux fois sinistré

Jadis très animé, ce quartier des grandes usines et du port est non seulement ruiné par la guerre, mais fortement pénalisé par le départ de la Glacerie et par les grands travaux qui le transforment en chantier impraticable jusqu'aux années trente. Dès 1923 les commerçants s'impatientent : à quand le pont ferroviaire ? En 1925, groupés en associations, les propriétaires sinistrés tiennent des réunions publiques au Casino et pétitionnent. Deux ans plus tard, les industriels protestent de concert avec eux contre la lenteur des travaux. Le pont, enfin achevé en 1928, améliore la circulation sur la R.N. 37, mais il crée une rupture avec le centre-ville et ne ramène pas la totalité de la population ouvrière¹²⁰. Elle s'est installée définitivement dans les villages

116. Arch. dép. Aisne, 15 R 787.

117. La plupart ont disparu aujourd'hui, sauf deux médaillons en façade.

118. Ce décor de la pâtisserie du marché couvert est le seul de la ville à avoir été sauvé.

119. Encore visible aujourd'hui, 54, rue du Général-Leclerc.

120. *L'Aisne*, 26 mars 1925. « La Soudière est virtuellement sur Sinceny, Autreville et Marizelle puisque ses ouvriers habitent dans des maisons construites sur les sols de ces communes. »

alentour, faisant perdre au quartier 1 500 habitants. Avec lucidité et amertume, un commerçant, par voie de presse¹²¹, dresse le bilan d'un déclin fatal : « Après cinq ans de litige pour le remembrement et neuf de débats avec la ville et le chemin de fer du Nord, la batellerie nous échappe après la Glacerie. Sinceny a vu sa population augmenter, celle de notre quartier est diminuée. Les Grands Navoirs attendent les grandes usines... Du canal au bas du pont du chemin de fer, on vivote... après avoir végété pendant plus de neuf ans. Les plus à plaindre sont les commerçants du sud. »

B. Les habitations, cellules vivantes de la cité

1. Pour un droit à la ville

La population chaunoise, y compris la plus modeste, est tentée de revendiquer son droit à la ville. La Compagnie du Nord met en place une cité-jardin et quelques cités ouvrières (Lufbéry, La Perle) sont créées, mais le plus souvent à proximité des usines, contrairement au projet initial de Louis Rey. Néanmoins, des années après la guerre, le problème du relogement de la population la plus démunie demeure. En 1929 les « maisons provisoires » abritent encore 250 familles « dont 160 dans la cité Mercier »¹²². Par le biais des « menus faits » recensés par *le Nouvelliste* et imputés à des habitants de cette cité nommément désignés¹²³, par le détour d'un article corrosif qui se veut humoristique¹²⁴, la condition de ces indigents apparaît dans toute sa précarité matérielle et sa détresse morale. On soupçonne l'inconfort, l'insalubrité et l'insécurité des logements, où plane la menace des maladies contagieuses – particulièrement la tuberculose¹²⁵ – et de l'éviction pour cause de loyers impayés depuis plus de trois ans¹²⁶... À maintes reprises, le maire sollicite la clémence de l'État propriétaire qui hésite entre une politique de rigueur – mais comment recouvrer tant d'arriérés auprès de ces nécessiteux ? – et de désengagement. Une cession est proposée à la commune, sans grand succès malgré les

121. *Le Nouvelliste*, 13 octobre 1928.

122. Registre des délibérations municipales, 25 avril 1929.

123. Ainsi, dans le numéro du 25 octobre 1924 : jets d'eau insalubre, dépôts d'immondices sur la voie publique, divagation de chiens sans collier et d'animaux de basse-cour, élevage de chèvres à l'intérieur de la cité.

124. Le 28 juin 1924, Cochonnet, roi de la pêche, révèle son secret pour les vers et les asticots : « Pêcheur, ferme les yeux, renifle aux quatre points cardinaux. Vers l'un d'eux tu sentiras une odeur pestilentielle. C'est là [...] Va droit devant toi ; tu arriveras à la cité de la route d'Ugny et à la vieille route de Noyon. Arrête-toi, ouvre les yeux pour ne pas t'enliser dans le cloaque épouvantable qui sert d'exutoire à cette malheureuse cité [...] prends ton masque à gaz si tu as été poilu ; remue un peu la gadoue ; tu y verras grouiller les vers et les asticots. Ils sont invincibles. Et si tu n'as pas attrapé la peste, le choléra ou une fièvre pernicieuse, tu feras le lendemain une pêche miraculeuse. »

125. Registre des délibérations municipales, 24 juillet 1926.

126. *Id.*, 16 janvier 1925.

prix modiques¹²⁷. Une politique de démolition progressive est aussi envisagée, mais où iront ces pauvres qui, sans lire *le Nouvelliste*, prennent chaque jour la mesure de leur situation d'exclus?

Les pétitions adressées à la mairie – en particulier celle du 27 juin 1934¹²⁸ – témoignent de l'ampleur de leur désarroi et de leur impuissance: considérés comme des pauvres comment pourraient-ils quitter ce ghetto? Le chômage, qui sévit dès 1925 avec le déclin de la reconstruction et s'accroît dans les années trente, aggrave leur sort.

La fin des cités provisoires n'est pas pour demain, à moins qu'une politique efficace de logement social soit initiée par la construction d'habitations à bon marché.

Le maire L. Lefèvre entend faciliter l'application de la loi Loucheur. Le 28 février 1930, il en expose les principaux objectifs¹²⁹. La ville apporte son soutien financier à cette opération. Elle facilite la création, en 1929, de la «Société de Crédit immobilier de Chauny et de sa région» en lui accordant sa garantie. Plusieurs conseillers municipaux suivent l'exemple du maire en acquérant des parts dans le capital social. Un appel est lancé aux philanthropes, aux amis des travailleurs¹³⁰. Le 30 avril 1930, *L'Aisne* se réjouit: «Quelques équipes d'ouvriers... préparent les chantiers.» On espère «de jolies maisons». En effet la construction prochaine d'une soixantaine de maisons Loucheur est envisagée sur le terrain de l'Hermitage¹³¹. Avec au moins cinq personnes par famille, trois cents habitants pourraient ainsi vivre dans des logements décentes. Mais la crise est déjà là: le 15 mai 1930, la ville limite sa participation aux quinze maisons en construction. C'est la fin du rêve¹³².

127. *Id.*, 19 juin 1926 et 14 novembre 1925. Une circulaire du préfet impose la prise en charge des loyers par les communes.

128. *Id.*, 12 juillet 1934: «Il suffit de dire à un propriétaire où nous habitons pour que tout logement nous soit refusé... il nous sera impossible de payer un loyer. La plupart de nous autres sont chômeurs chargés de famille ou vieillards dans l'impossibilité absolue de payer un loyer de 85 à 100 F. Voyez vous-même ce triste spectacle de voir un jour sur le pavé 90 familles, avec au moins 250 à 300 enfants, le tout accompagné de vieillards pour la plupart infirmes...».

129. *Id.*, 18 février 1930. Officieusement décongestionner Paris et réagir contre l'esprit communiste de la banlieue qui est désignée sous le nom de zone rouge; officiellement faciliter l'accès à la propriété à certaines catégories d'intéressés: familles nombreuses et anciens combattants et aussi augmenter le nombre de logements dits à loyer moyen.

130. *Le Nouvelliste*, 11 avril 1929.

131. En 1928, pour faciliter l'application de la loi Loucheur, le bureau de bienfaisance vend 2,6 ha convertis en parcelles de 60 m de profondeur et la ville décide d'aliéner des terrains lui appartenant pour un prix modique, selon le registre des délibérations municipales du 29 septembre 1928.

132. *Le Nouvelliste* du 6 mars 1930 pressent l'épilogue: «La loi Loucheur, les habitations à bon marché firent rêver de home confortable et de jardins bordés de roses épanouies au chaud soleil de l'été...»

La construction de lotissements est une autre expérience qui révèle, elle aussi, la séduction de l'habitat pavillonnaire, mais relève cette fois d'initiatives seulement privées émanant soit de propriétaires entreprenant de valoriser leurs terrains par la construction de maisons à louer¹³³, soit de particuliers se partageant un espace à lotir afin d'y construire leur habitation. C'est le cas des quatre hectares du Clos Escarnot, proche de la zone humide de Senicourt. Faute d'études et de travaux de viabilité préalables, les chemins d'accès en terre s'avèrent si impraticables par temps de pluie qu'en 1930 les nouveaux habitants se constituent en « Association syndicale pour l'aménagement du Clos Escarnot ». Submergée de pétitions¹³⁴ de ce « syndicat des mal lotis », la ville se résigne finalement à de coûteuses opérations de drainage. Aussi accueille-t-elle avec défiance de telles expériences.

2. Les demeures bourgeoises : Chauny ou Biarritz ?

La bourgeoisie chaunoise administre les coopératives locales et s'emploie à reconstruire avec ardeur de préférence boulevard Gambetta ou avenue de Selaine. C'est là qu'un quidam se pâme d'admiration : « Y en a des villas !... C'est rudement reconstruit par ici depuis six mois !... On s'croirait à Biarritz ! »¹³⁵. Le printemps aidant, l'humeur est à l'optimisme. Dans les coopératives aussi. Celle de Coucy va bientôt fêter « le coup du milieu » ; le dimanche 2 mars, chez Michon, au Restaurant-hôtel des Promenades, c'était « la pendaison des crémaillères ». Un grand banquet amical a réuni les adhérents de *l'Avenir chaunois* et de « sa sœur » *la Travailleuse* aux côtés de leurs architectes¹³⁶ et entrepreneurs. Le président Warquin a fièrement présenté son bilan¹³⁷. Toutefois il a reconnu que 70 % des travaux exécutés en deux ans n'étaient pas entièrement payés... que les entrepreneurs allaient consentir... un nouveau découvert.

Mais les problèmes de financement s'aggravent très vite ; ils entraînent faillites et procès qui repousseront à 1937 la liquidation de *l'Avenir chaunois*. En 1926, la plainte d'un adhérent de *Debout Chauny* est révélatrice : son chan-

133. C'est le cas de Caura qui, en 1923, fait édifier une rangée de douze petites maisons serrées faubourg du Pissot (actuelle rue Pasteur), ou de Ternynck qui sollicite l'autorisation de la ville pour agrandir son lotissement de l'avenue de Selaine (Registre des délibérations municipales du 5 mars 1927 : le conseil municipal donne un avis favorable).

134. Registre des délibérations municipales du 16 février 1924. Pétition des habitants du Clos Escarnot contre le mauvais état des voies, l'absence d'eau potable, d'éclairage [...] les inondations [...] transmise au préfet. Dans un premier temps la ville considère que « la création d'un lotissement est une industrie particulière non réglementée qui profite aux créateurs ».

135. *Le Nouvelliste*, 5 avril 1924.

136. D'après l'annuaire Douai, trois architectes sont domiciliés à Chauny en 1912, dix-sept en 1927, dont Luciani et Rey.

137. Sur 120 adhérents, six seulement n'ont pu obtenir un commencement de reconstruction. 116 immeubles représentant 180 logements ont été mis en chantier dont 63 sont terminés.



Fig. 18. Vitrail de Raphaël Lardeur, maison Le Révérend. Cl. Françoise Vinot.

tier se trouve interrompu car les fonds d'emprunt sont épuisés et l'entrepreneur refuse le paiement en obligations de la défense nationale¹³⁸.

En dépit de toutes les difficultés, freinée par les retards, ponctuée de faillites d'entreprises, la reconstruction des demeures bourgeoises s'achève dans les années 30. Intercalées entre des groupes d'habitations plus modestes¹³⁹, elles apparaissent imposantes, souvent plus grandes qu'avant guerre, jusqu'à prendre des allures de château au milieu de parcs, tel le Manoir – l'une des trois demeures de la famille Ternynck – signée Louis Rey¹⁴⁰. Elles sont construites avec des matériaux traditionnels (pierre blanche en fréquent appareillage avec la brique, parfois pierre meulière) ou nouveaux (ciment armé, brique silico-calcaire...). Leurs façades antérieures attirent le regard par la variété des éléments d'architecture (clochetons, tourelles, échauguettes, pignons à faux pans de bois, bow-windows et balcons en saillie...), la recherche du décor (fleurs, fruits, coquillages, grotesques... sculptés dans la pierre et plus rarement dans le ciment moulé ou dans le grès émaillé) et la grande diversité de styles (Louis XIII, néo-classique, haussmannien, régionaliste¹⁴¹, Art déco...) qui révèlent non seulement la vitalité d'inspiration des architectes, mais aussi le foisonnement des choix de cette clientèle aisée avide de renaître.

Dans les intérieurs : vaste hall d'entrée éclairé par des vitraux, grand escalier tournant avec rampe d'appui à balustres, pièces de réception avec nobles cheminées de marbre et plafonds à caissons en staff ou en chêne correspondent à un art de vivre, un goût de luxe et de bien-être, conjugués à un certain besoin d'ostentation.

Près du centre, si le promeneur ignore l'existence d'une maison d'habitation... anti-sismique conçue après-guerre pour des commerçants de la rue du Pont royal, il ne peut manquer d'admirer une superbe demeure destinée au riche marchand Le Révérend. Avec le concours d'artistes-décorateurs tels les

138. Obligations de la défense nationale que l'État – confronté à une crise financière grave et aux récriminations de la France non envahie – cherche à substituer au paiement en espèces. Imputées sur les dommages de guerre du sinistré au prix d'émission, ces obligations décennales ne sont que monnaie de papier dont le cours s'effondre dès le mois de leur délivrance. Malgré la grande manifestation des sinistrés à Cambrai le 19 octobre 1924 contre cette spoliation déguisée («qui le veut peut, qui peut le doit, l'action c'est le salut») le gouvernement ne conseillera qu'un nouvel emprunt gagé sur les paiements allemands.

139. *Le Nouvelliste*, 21 février 1929 : «On déplore la construction depuis 1920 de maisons vastes grandioses avec garage, bureau, sous-sol, entresol [...] à 1 800-2 000 F de loyers annuels qui deviennent libres», aux dépens de maisons plus modestes.

140. Hormis plusieurs édifices publics réalisés à Chauny (cf. *supra*), et dans les environs (ex. : église et monument aux morts de Sinceny), Louis Rey se consacre à la création de banques et de demeures particulières dans la ville où son nom figure sur plusieurs façades. Il réalisera aussi au Touquet Paris-plage la villa Pretty Corner.

141. Par exemple normand, flamand, balnéaire.

peintres Raymond Feuille¹⁴², Loys Prat¹⁴³ et le maître-verrier Raphaël Lardeur¹⁴⁴, Louis Rey a réalisé là sa création la plus originale : un joyau de l'Art déco.

En 1924, avec moins de neuf mille habitants¹⁴⁵, la ville meurtrie n'a pas atteint sa population d'avant-guerre. Autour, les paysans constatent que les petits oiseaux qu'avait chassés la guerre ne sont pas encore revenus¹⁴⁶.

Et pourtant Chauny retrouve le goût de la vie et de la fête. L'optimisme n'a pas d'horizon. *Le Nouvelliste* rêve au prochain millénaire où «le système d'éclairage sera remplacé par un système solaire artificiel qui fera les nuits aussi brillantes que les jours»¹⁴⁷. Rue de l'Arquebuse, Milcent, l'ami des Soviets¹⁴⁸, a installé un jazz-band que n'aurait pas renié Otto Dix. Les nuits des riverains, naguère troublées par le son du canon, sont bercées par les éclats du charleston et les langueurs du tango argentin...

En 1927, un comité organise un carnaval de printemps avec élection d'une muse : vingt-neuf beautés sont au rendez-vous : «en costume de ville», «toutes accompagnées de leurs parents». Qui sera l'élue?... Mireille Watbot, née à Chauny, dans une famille de onze enfants demeurant... 86, cité Mercier. C'est elle qui, parée d'un diadème de la maison Jovet, d'une robe de satin brodée de perles offerte par Le Révérend, dressée sur son char avec un port de reine, traversera sous les acclamations, les rues pavoisées de la ville en fête¹⁴⁹.

Dix ans après sa libération, et à l'occasion du centenaire de sa compagnie d'arc, Chauny accueille le bouquet provincial et le championnat de France¹⁵⁰. Les deux mille tireurs venus d'ailleurs, mêlés à la population locale, parcoururent, admiratifs, cette ville moderne qui s'est façonné un nouveau visage.

142. Raymond Feuille (1901-1971) fait ses études aux Beaux-Arts et obtient un prix de la ville de Paris en 1933 qui lui permet d'effectuer un séjour en Afrique du Nord. Il a orné l'entrée de la maison Le Révérend d'une frise représentant des scènes dionysiaques.

143. Loys, Joseph Prat (1879-1934). Élève à l'école des Beaux-Arts et prix de Rome, il s'est spécialisé dans la décoration à fresque. Sa production est importante aussi bien dans son département d'origine, la Drôme, qu'à Paris où il a réalisé deux peintures murales de l'escalier d'honneur de la mairie dans le style de Puvis de Chavannes. Pour la maison Le Révérend, il a conçu, dans le grand escalier et la salle à manger, deux scènes champêtres évoquant l'abondance de la nature et le bonheur de vivre.

144. Raphaël Lardeur (1890-1967) : peintre-verrier qui affectionne les couleurs vives et s'exprime dans un style Art déco, il est l'auteur d'une vingtaine de chantiers dans les églises de Picardie et notamment celles d'Ambleny et de Folembray. Il a également travaillé pour la clientèle privée : ainsi a-t-il décoré les fenêtres et grandes verrières de la maison Le Révérend de pierrots, d'oiseaux de paradis et retracé, en une bande dessinée de douze vitraux, les aventures d'un paysan en sortie galante à Paris.

145. Chauny comprend 8895 habitants au recensement de 1926.

146. *Le Nouvelliste*, 5 avril 1924.

147. *Id.*, 17 janvier 1925.

148. *Id.*, 28 mars 1925.

149. *L'Aisne*, 24 février 1927.

150. Registre des délibérations municipales, 11 avril 1928.

Tous ces symboles n'ont pas apporté l'avenir radieux que l'on espérait. Puisse néanmoins l'histoire de ce patrimoine reconstitué avec ferveur nous inciter à l'apprécier, à l'aimer et à le sauvegarder.

Françoise VINOT-BRACONNIER